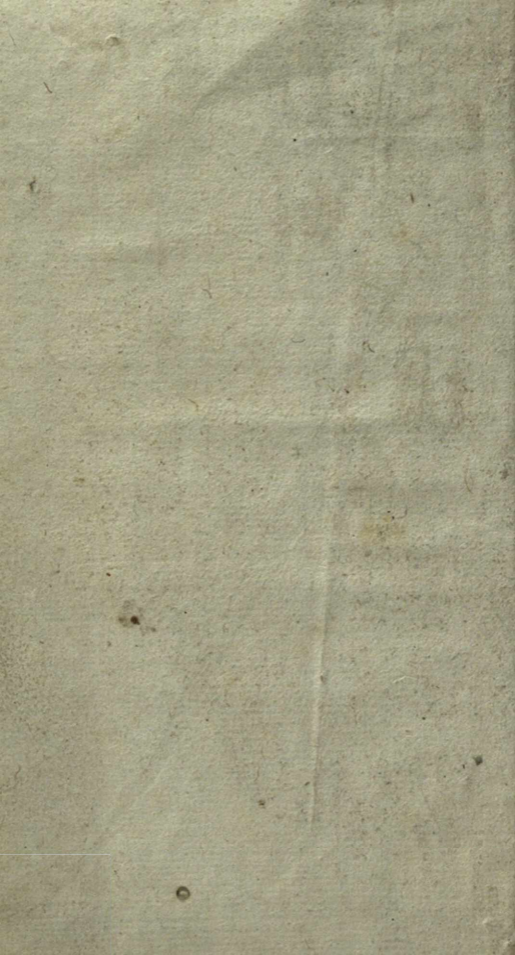




adition  
Prenant  
dehors de la  
p. 10. d. d. d. d.  
2 ans  
une

VR-982

R. 144. 774



DOM GARCIE

DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX,

COMEDIE,

PAR

J. B. P. de MOLIERE.



*Suivant la Copie imprimée*

A P A R I S

M. DC. LXXXIV,

Librairie

DOM GARCIE  
DE NAVARRE

## PERSONNAGES

DOM GARCIE, Prince de Navarre, Anant  
d'Eluire.

ELUIRE, Princesse de Leon.

ELISE, Confidente d'Eluire.

DOM ALPHONSE, Prince de Leon, crû  
Prince de Castille, sous le nom de Dom Sylve.

IGNES, Comtesse, Amante de Dom Sylve, ai-  
mée par Mauregat, Usurpateur de l'Etat de  
Leon.

D. ALVAR, Confident de D. Garcia, Amant  
d'Elise.

D. LOPES, autre Confident de D. Garcia,  
Amant rebuté d'Elise.

D. PEDRE, Escuyer d'Ignes.

*La Scene est dans Astorgue, Ville d'Espagne,  
dans le Royaume de Leon.*

LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF THE  
CITY OF BOSTON  
MAY 18 1881



DOM GARCIE  
DE NAVARRE,  
OU  
LE PRINCE JALOUX,  
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. ELUIRE, ELISE.

D. ELUIRE.



On, ce n'est point un choix, qui pour  
ces deux Amans,  
Sceut regler de mon cœur les secrets  
sentimens;  
Et le Prince n'a point dans tout ce  
qu'il peut estre,

Ce qui fit preferer l'amour qu'il fait paroistre,  
D. Sylve comme luy fit briller à mes yeux  
Toutes les qualitez d'un Heros glorieux;  
Mesme éclat de vertus, joint à mesme naissance,  
Me parloit en tous deux pour cette preference;

4 DOM GARCIE DE NAVARRE,  
Et je serois encor à nommer le vainqueur,  
Si le merite seul prenoit droit sur un cœur.  
Mais ces chaines du Ciel, qui tombent sur nos ames,  
Deciderent en moy le destin de leurs flâmes ;  
Et toute mon estime égale entre les deux,  
Laisa vers D. Garcie entraîner tous mes vœux.

E L I S E.

Cet amour que pour luy vostre astre vous inspire,  
N'a sur vos actions pris que bien peu d'empire ;  
Puisque nos yeux , Madame , ont pû long-temps  
douter

Qui de ces deux Amans vous vouliez mieux traiter.

D. E L U I R E.

De ces nobles Rivaux l'amoureuse poursuite,  
A. de fâcheux combats, Elise, m'a reduite.  
Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit  
Le tendre mouvement ou mon ame panchoit ;  
Mais je me l'imputois à beaucoup d'injustice,  
Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le sacrifice.  
Et Dom Sylve, après tout, dans ses soins amoureux  
Me sembloit meriter un destin plus heureux.  
Je m'opposois encor, ce qu'au sang de Castille,  
Du feu Roy de Leon, semble devoir la Fille ;  
Et la longue amitié, qui d'un estroit lien  
Joignit les interests, de son Pere & du mien.  
Ainsi plus dans mon ame un autre prenoit place,  
Plus de tous ses respects je plaignois la disgrâce :  
Ma pitié complaisante à ses brûlans soupirs,  
D'un dehors favorable amusoit ses desirs ;  
Et vouloit reparer par ce foible avantage,  
Ce qu'au fond de mon cœur je luy faisois doutrage.

E L I S E.

Mais son premier amour que vous avez appris,  
Doit de cette contrainte affranchir vos esprits.  
Et puis qu'avant ses soins, où pour vous il s'engage,  
Donc Iignes de son cœur avoit reçu l'hommage ;  
Et que par des liens aussi fermes que doux

L'ami-

L'amitié vous unit cette Comtesse & vous.  
 Son secret revelé vous est une matiere  
 A donner à vos vœux liberté toute entiere ;  
 Et vous pouvez sans crainte à cet Amant confus  
 D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

D. E L U I R E.

Il est vray que j'ay lieu de cherir la nouvelle,  
 Qui m'apprit que D. Sylve estoit un infidelle ;  
 Puisque par ses ardeurs mon cœur tyrannisé  
 Contre elles à present se voit autorisé.  
 Qu'il en peut justement combattre les hommages,  
 Et sans scrupule ailleurs donner tous ses suffrages.  
 Mais enfin quelle joye en peut prendre ce cœur,  
 Si d'une autre contrainte il souffre la rigueur ?  
 Si d'un Prince jaloux l'éternelle foiblesse,  
 Reçoit indignement les soins de ma tendresse ;  
 Et semble preparer dans mon juste courroux  
 Un éclat à briser tout commerce entre nous ?

E L I S E.

Mais si de vostre bouche il n'a point sceu sa gloire,  
 Est-ce un crime pour luy que de n'oser la croire ?  
 Et ce qui d'un rival a pû flatter les feux,  
 L'autorise-t-il pas à douter de vos vœux ?

D. E L U I R E.

Non, non, de cette sombre, & lâche jalousie  
 Rien ne peut excuser l'étrange frenesie ;  
 Et par mes actions je l'ay trop informé,  
 Qu'il peut bien se flatter du bonheur d'estre aymé.  
 Sans employer la langue, il est des interpretes  
 Qui parlent clairement des atteintes secretes,  
 Un soupir, un regard, une simple rougeur,  
 Un silence est assez pour expliquer un cœur.  
 Tout parle dans l'amour, & sur cette matiere  
 Le moindre jour doit estre une grande lumiere ;  
 Puisque chez nostre Sexe, où l'honneur est puissant,  
 On ne montre jamais tout ce que l'on ressent.  
 J'ay voulu, je l'avouë ajuster ma conduite,

6 DOM GARCIE DE NAVARRE,  
Et voir d'un œil égal, l'un & l'autre mérite :  
Mais que contre les vœux on combat vainement,  
Et que la différence est connue aisément,  
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude  
A celles où du cœur fait panacher l'habitude,  
Dans les unes toujours, on paroît se forcer ;  
Mais les autres, hélas ! se font sans y penser,  
Semblables à ces eaux, si pures & si belles,  
Qui coulent sans effort des sources naturelles.  
Ma pitié pour D. Sylve, avoit beau l'émouvoir,  
J'en trahissois les soins, sans m'en appercevoir.  
Et mes regards au Prince, en un pareil martyre  
En disoient toujours plus, que je n'en voulois dire.

E L I S E.

Enfin, si les soupçons de cet illustre Amant,  
Puisque vous le voulez n'ont point de fondement ;  
Pour le moins font-ils foy d'une ame bien atteinte,  
Et d'autres cheriroient ce qui fait vostre plainte.  
De jaloux mouvemens doivent estre odieux,  
S'ils partent d'un amour qui déplaist à nos yeux.  
Mais tout ce qu'un Amant nous peut montrer d'al-  
larmes, (charmes ;  
Doit lors que nous l'aymons, avoir pour nous des  
C'est par-à que son feu se peut mieux exprimer,  
Et plus il est jaloux, plus nous devons l'aimer ;  
Ainsi puisqu'en vostre ame un Prince magnanime ...

D. E L U I R E.

Ah ! ne m'avancez point cette étrange maxime  
Par tout la jalousie est un monstre odieux,  
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux ;  
Et plus l'amour est cher, qui luy donne naissance  
Plus on doit ressentir les coups de cette offence.  
Voir un Prince emporté, qui perd à tous momens  
Le respect que l'amour inspire aux vrais Amans :  
Qui dans les soins jaloux, où son ame se noye,  
Querelle également mon chagrin, & ma joye ;  
Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer,  
Qu'en

Qu'en faveur d'un Rival il ne veuille expliquer.  
 Non, non, par ces soupçons je suis trop offensée,  
 Et sans déguisement je te dis ma pensée.  
 Le Prince D. Garcie est cher à mes desirs,  
 Il peut d'un cœur illustre échauffer les soupirs :  
 Au milieu de Leon, on a veu son courage  
 Me donner de sa flâme un noble témoignage,  
 Braver en ma faveur des perils les plus grands.  
 M'enlever aux desseins de nos lâches tyrans.  
 Et dans ces murs forcez mettre ma destinée,  
 A couvert des horreurs d'un indigne hymenée ;  
 Et je ne céle point que j'aurois de l'ennuy,  
 Que la gloire en fust deuë à quelqu'autre qu'à luy ;  
 Car un-cœur amoureux prend un plaisir extrême,  
 A se voir redevable, Elise, à ce qu'il ayme ;  
 Et sa flâme timide ose mieux éclater,  
 Lors qu'en favorisant, elle croist s'acquiter.  
 Oüy, j'ayme qu'un secours qui hasarde sa teste  
 Semble à sa passion donner droict de conquête.  
 J'ayme que mon peril m'ait jettée en ses mains,  
 Et si les bruits communs ne sont pas des bruits vains  
 Si la bonté du Ciel nous rameine mon Frere,  
 Les vœux les plus ardens, que mon cœur puisse faire  
 C'est que son bras encor, sur un perfide sang  
 Puisse ayder à ce Frere, à reprendre son rang.  
 Et par d'heureux succez d'une haute vaillance  
 Meriter tous les soins de sa reconnoissance :  
 Mais avec tout cela, s'il pousse mon courroux,  
 S'il ne purge ses feux de leurs transports jaloux,  
 Et ne les range aux loix, que je luy veux prescrire,  
 C'est inutilement qu'il prétend Done Eluire.  
 L'hymen ne peut nous joindre, & j'abhorre des  
 nœuds, (deux.  
 Qui deviendroient sans doute un Enfer pour tous

E L I S E.

Bien que l'on pust avoir des sentiment tout autres.  
 C'est au Prince, Madame, à se regler aux vôtres,

DOM GARCIE DE NAVARRE,  
Et dans vostre billet ils sont si bien marquez,  
Que quand il les verra de la sorte expliquez....

D. ELUIRE.

Je n'y veux point, Elise, employer cette lettre,  
C'est un soin qu'à ma bouche, il me vaut mieux  
commettre.

La faveur d'un écrit laissé aux mains d'un Amant  
Des témoins trop constans de nostre attachement :  
Ainsi donc empeschez, qu au Prince on ne la livre.

ELISE.

Toutes vos volontez sont des loix qu'on doit suivre,  
J'admire cependant que le Ciel ait jetté  
Dans le goût des esprits tant de diversité,  
Et que ce que les uns regardent comme outrage,  
Soit veu par d'autres yeux sous un autre visage.  
Pour moy je trouverois mon sort tout-à-fait doux,  
Si j'avois un Amant qui püst estre jaloux ;  
Je scaurois m'applaudir de son inquietude ;  
Et ce qui pour mon ame est souvent un peu rude,  
C'est de voir D. Alvar ne prendre aucun soucy.

D. ELUIRE.

Nous ne le croyions pas si proche ; le voicy.

## SCENE II.

D. ELUIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. ELUIRE.

Vostre retour surprend, qu'avez-vous à m'ap-  
prendre ?

Dom Alphonse vient-il, a-t on lieu de l'attendre ?

D. ALVAR.

Oüy, Madame, & ce Frere en Castille élevé  
De rentrer dans ses droits voit le temps arrivé.  
Jusqu'icy D. Louïs qui vit à sa prudence  
Par le feu Roy mourant, commettre son enfance,  
A caché ses destins aux yeux de tout l'Etat,  
Pour l'oster aux fureurs du traistre Mauregat.  
Et bien que le Tyran, depuis sa lâche audace,

L'ait

L'ait souvent demandé pour luy redre sa place,  
 Jamais son zele ardent n'a pris de seureté,  
 A l'appas dangereux de sa fausse équité.  
 Mais les peuples émeus par cette violence  
 Que vous a voulu faire une injuste puissance,  
 Ce genereux Vieillard a creu qu'il estoit temps  
 D'éprouver le succès d'un espoir de vingt ans.  
 Il a tenté Leon, & ses fidelles trames,  
 Des grands, comme du peuple ont pratiqué les ames.  
 Tandis que la Castille armoit dix mille bras,  
 Pour redonner ce Prince aux vœux de ses Estats;  
 Il fait auparavant semer sa renommée,  
 Et ne veut le monstrier qu'en teste d'une armée.  
 Que tout prest à lancer le foudre punisseur,  
 Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.  
 On investit Leon, & Dom Sylve en personne  
 Commande le secours que son Pere vous donne.

D. E L U I R E.

Un secours si puissant doit flater nostre espoir;  
 Mais je crains que mon Frere y puisse trop devoir.

D. A L V A R.

Mais, Madame, admirez que malgré la tempeste  
 Que vostre usurpateur oit gronder sur sa teste,  
 Tous les bruits de Leon annoncent pour certain,  
 Qu'à la Comtesse Ighes il va donner la main.

D. E L U I R E.

Il cherche dans l'Hymen de cette illustre Fille  
 L'appuy du grand credit, où se voit sa famille;  
 Je ne reçois rien d'elle, & j'en suis en soucy,  
 Mais son cœur au Tyran fut toujours endurey.

E L I S E.

De trop puissants motifs, d'honneur & de tendresse;  
 Opposent ses refus aux nœuds dont on la presse,  
 Pour . . .

D. A L V A R.

Le Prince entre icy.

A 5

S C E.

## SCENE III.

D. GARCIE, D. ELUIRE,  
D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

J E viens m'interesser,  
Madame; au doux espoir, qu'il vous vient d'an-  
noncer.

Ce Frere qui menace un Tyran plein de crimes,  
Flatte de mon amour les transports legitimes.  
Son sort offre à mon bras des perils glorieux,  
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,  
Et par eux m'acquérir, si le Ciel m'est propice,  
La gloire d'un revers, que vous doit sa justice;  
Qui va faire à vos pieds cheoir l'infidelité,  
Et rendre à vostre sang toute sa dignité.  
Mais ce qui plus me plaist, d'une atteinte si chere,  
C'est que pour estre Roy, le Ciel vous rend ce Frere;  
Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins  
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins;  
Et qu'il soit soupçonné, que dans vostre personne  
Il cherche à me gagner les droits d'une Couronne.  
Oüy, tout mon cœur voudroit montrer aux yeux  
de tous,

Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous;  
Et cent fois, si je puis le dire sans offence,  
Ses vœux se sont armez contre vostre naissance,  
Leur chaleur indiscrete a d'un dessein plus bas  
Souhaité le partage à vos divins appas.  
Afin que de ce Cœur, le noble sacrifice  
Pust du Ciel envers vous reparer l'injustice;  
Et vostre sort tenir des mains de mon amour,  
Tout ce qu'il doit au sang, dont vous tenez le jour.  
Mais puis qu'enfin les Cieux, de tout ce juste hom-  
mage,

A mes

A mes feux prévenus dérobent l'avantage.  
 Trouvez bon que ces feux, prennent un peu d'espoir  
 Sur la mort que mon bras s'appreste à faire voir ;  
 Et qu'ils osent briguer par d'illustres services,  
 D'un Frere & d'un Estat les suffrages propices.

D. E L U I R E.

Je sçay que vous pouvez , Prince , en vangeant nos  
 droits

Faire par vostre amour parler cent beaux exploits.  
 Mais ce n'est pas assez pour le prix qu'il espere  
 Que l'aveu d'un Estat, & la faveur d'un Frere.

D. Eluire n'est pas au bout de cet effort,  
 Et je vous vois à vaincre un obstacle plus fort.

D. G A R C I E.

Oüy, Madame, j'entens ce que vous voulez dire ;  
 Je sçay bien que pour vous mon cœur en vain sou-  
 pire ;

Et l'obstacle puissant, qui s'oppose à mes feux,  
 Sans que vous le nommiez, n'est pas secret pour eux.

D. E L U I R E.

Souvent on entend mal , ce qu'on-croit bien enten-  
 dre ,

Et par trop de chaleur, Prince, on se peut méprendre.  
 Mais puis qu'il faut parler, desirez vous sçavoir,  
 Quand vous pourrez me plaire , & prendre quelque  
 espoir ?

D. G A R C I E.

Ce me sera, Madame, une faveur extrême.

D. E L U I R E.

Quand vous sçauvez m'aymer, comme il faut que  
 l'on ayme.

D. G A R C I E.

Et que peut-on, hélas ! observer sous les Cieux  
 Qui ne cede à l'ardeur, que m'inspirent vos yeux ;

D. E L U I R E.

Quand vostre passion ne fera rien paroître,  
 Dont je puisse indigner celle qui l'a fait naître.

12 DOM GARCIE DE NAVARRE,

D. GARCIE.

C'est-là son plus grand soin.

D. ELUIRE.

Quand tous les mouvemens  
Ne prendront point de moy de trop bas sentimens.

D. GARCIE.

Ils vous reverent trop.

D. ELUIRE.

Quand d'un injuste ombrage  
Vostre raison sçaura me reparer l'outrage ;  
Et que vous bannirez, enfin, ce monstre affreux,  
Qui de son noir venin empoisonne vos feux.  
Cette jalouse humeur, dont l'importun caprice,  
Aux vœux, que vous m'offrez, rend un mauvais  
office,  
S'oppose à leur attente, & contre eux à tous coups  
Arme les mouvemens de mon juste courroux.

D. GARCIE.

Ah ! Madame, il est vray, quelque effort que je fasse,  
Qu'un peu de jalousie en mon cœur trouve place,  
Et qu'un Rival absent de vos divins appas  
Au repos de ce cœur vient livrer des combats.  
Soit caprice, ou raison, j'ay toujours la croyance  
Que vostre ame en ces lieux souffre de son absence ;  
Et que malgré mes soins, vos soupirs amoureux  
Vont trouver à tous coups ce Rival trop heureux.  
Mais si de tels soupçons ont dequoy vous déplaire,  
Il vous est bien facile, hélas ! de m'y soustraire ;  
Et leur bannissement, dont j'accepte la Loy  
Dépend bien plus de vous, qu'il ne dépend de moy.  
Oùy, c'est vous qui pouvez par deux mots pleins de  
flâme,  
Contre la jalousie armer toute mon ame ;  
Et des pleines clartez d'un glorieux espoir  
Dissiper les horreurs que ce monstre y fait cheoir.  
Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,  
Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable

Me-

Me donne l'assurance au fort de tant d'affauts ,  
Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

D. E L I R E.

Prince, de vos soupçons la tyrannie est grande  
Au moindre mot qu'il dit, un cœur veut qu'on l'en-  
tende ,

Et n'ayme pas ces feux, dont l'importunité  
Demande qu'on s'explique avec tant de clarté.  
Le premier mouvement qui découvre nostre ame,  
Doit d'un Amant discret satisfaire la flâme ;  
Et c'est à s'en dédire authoriser nos vœux ,  
Que vouloir plus avant pousser de tels aveux.

Je ne dis point quel choix, s'il m'estoit volontaire,  
Entre Dom Sylve & vous, mon ame pourroit faire ;  
Mais vouloir vous contraindre à n'estre point ja-  
loux ,

Auroit dit quelque chose à tout autre que vous ;  
Et je croyois cet ordre un assez doux langage  
Pour n'avoir pas besoin d'en dire davantage.  
Cependant vostre amour n'est pas encor content ;  
Il demande un aveu qui soit plus éclatant.  
Pour l'oster de scrupule, il me faut à vous mesme ,  
En des termes exprés, dire que je vous ayme ;  
Et peut-estre qu'encor pour vous en assurer  
Vous vous obstineriez à m'en faire jurer.

D. G A R C I E.

Hé bien, Madame, hé bien, je suis trop temeraire,  
De tout ce qui vous plaist, je dois me satisfaire ;  
Je ne demande point de plus grande elarté ,  
Je croy que vous avez pour moy quelque bonté,  
Que d'un peu de pitié mon feu vous sollicite ,  
Et je me vois heureux plus que je ne merite.  
C'en est fait, je renonce à mes soupçons jaloux ,  
L'arrest qui les condamne, est un arrest bien doux ;  
Et je reçois la Loy qu'il daigne me prescrire ,  
Pour affranchir mon cœur de leur injuste empire.

14 DOM GARCIE DE NAVARRE,  
D. E L U I R E.

Vous promettez beaucoup, Prince, & je doute fort,  
Si vous pourrez sur vous faire ce grand effort.

D. G A R C I E.

Ah! Madame, il suffit pour me rendre croyable,  
Que ce qu'on vous promet doit estre inviolable ;  
Et que l'heur d'obeir à sa divinité,  
Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité ;  
Que le Ciel me déclare une éternelle guerre,  
Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre,  
Ou pour peir encor par de plus rudes coups,  
Puisse-je voir sur moy fondre vostre courroux ;  
Si jamais mon amour descend à la foiblesse  
De manquer aux devoirs d'une telle promesse ;  
Si jamais dans mon ame aucun jaloux transport  
Fait . . . . *D. Pedro apporte un billet.*

D. E L U I R E.

J'en estois en peine, & tu m'oblige fort,  
Que le Courier attende à ces regards qu'il jette ?  
Vois-je pas que déjà cet écrit l'inquite.  
Prodigieux effet de son temperament,  
Qui vous arreste, Prince, au milieu du serment ?

D. G A R C I E.

J'ay creu que vous aviez quelque secret ensemble,  
Et je ne voulois pas l'interrompre.

D. E L U I R E.

Il me semble  
Que vous me répondez d'un ton fort alteré,  
Je vous vois tout-à-coup le visage égaré ;  
Ce changement soudain a lieu de me surprendre,  
D'où peut-il provenir, le pourroit-on apprendre ?

D. G A R C I E.

D'un mal qui tout à coup viêt d'attaquer mon cœur.

D. E L U I R E.

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de ri-  
gueur ;

Et quelque prompt secours vous seroit nécessaire,

Mais

Maïs encoꝛ dites moy vous prend il d'ordinaire ?

D. G A R C I E.

Par fois,

D. E L U I R E.

Ah ! Prince foible, hé bien par cet écrit,  
Guerissez-le ce mal, il n'est que dans l'esprit.

D. G A R C I E.

Par cet écrit, Madame, ah ! ma main le refuse,  
Ie voy vostre pensée, & dequoy l'on m'accuse ;  
Si . . .

D. E L U I R E.

Lisez-le, vous dis-je, & satisfaites-vous.

D. G A R C I E.

Pour me traiter après, de foible, de jaloux ?  
Non, non, je dois icy vous rendre un témoignage,  
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombra-  
ge ;

Et bien que vos bontez m'en laissent le pouvoïr,  
Pour me justifier je ne veux point le voir.

D. E L U I R E.

Si vous vous obstinez à cette résistance,  
I'aurois tort de vouloir vous faire violence ;  
Et c'est assez enfin, que vous avoir pressé  
De voir de quelle main ce billet m'est tracé.

D. G A R C I E.

Ma volonté toûjours vous doit estre soumise,  
Si c'est vostre plaisir, que pour vous je le lise ;  
Ie consens volontiers à prendre cet employ.

D. E L U I R E.

Oüy, oüy, Prince, tenez, vous le lirez pour moy.

D. G A R C I E.

C'est pour vous obeïr au moins, & je puis dire . . .

D. E L U I R E.

C'est ce que vous voudrez, dépêchez-vous de lire.

D. G A R C I E.

Il est de Done Igues, à ce que je connoy.

Oùy, je m'en réjouis, & pour vous, & pour moy.

D. GARCIE *dit.*

Malgré l'effort d'un long mépris,

Le Tyran toujours m'ayme, & depuis vostre absence,

Vers moy pour me porter au dessein qu'il a pris,

Il semble avoir tourné toute sa violence,

Dont il poursuit l'alliance

De vous & de son Fils.

Ceux qui sur moy peuvent avoir empire

Par de lâches motifs qu'un faux honneur inspire,

Approuvent tous cet indigne lien ;

J'ignore encor par où finira mon martyr :

Mais je mourray plutôt que de consentir.

Puissiez-vous jouir, belle Eluire,

D'un destin plus doux que le mien.

D. I G N E S *Il continuë.*

Dans la haute vertu son ame est affermie.

D. ELUIRE.

Je vais faire réponce à cette illustre amie,

Cependant apprenez, Prince, à vous mieux armer

Contre ce qui prend droit de vous trop allarmer.

J'ay calmé vostre trouble, avec cette lumiere,

Et la chose a passé d'une douce maniere :

Mais à n'en point mentir il seroit des momens,

Où je pourrois entrer dans d'autres sentimens.

D. GARCIE.

Hé, quoy vous croyez donc...

D. ELUIRE.

Je croy ce qu'il faut croire.

Adieu, de mes avis conservez la memoire,

Et s'il est vray pour moy, que vostre amour soit grand

Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il pretend.

D. GARCIE.

Croyez que desormais, c'est tout mon envie,

Et qu'avant qu'y manquer, je veux perdre la vie.

*Fin du premier Acte.*

## A C T E II.

## S C E N E I.

E L I S E , D. L O P E S.

E L I S E.



Out ce que fait le Prince, à parler fran-  
chement,  
N'est pas ce qui me donne un grand  
étonnement;  
Car que d'un noble amour une ame  
bien faisie,

En pousse les transports jusqu'à la jalousie.

Que de doutes frequents ses vœux soient traversés,  
Il est fort naturel, & je l'approuve assez;

Mais ce qui me surprend, Dom Lopes, c'est d'entēdre  
Que vous luy preparez les soupçons qu'il doit pen-  
dre,

Que vostre ame les forme, & qu'il n'est en ces lieux,  
Fâcheux que par vos soins, jaloux que par vos yeux,  
Encor un coup, Dom Lopes, une ame bien éprise  
Des soupçons qu'elle prend, ne me rend point sur-  
prise;

Mais qu'on ait sans amour tous les soins d'un ja-  
loux,

C'est une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

D. L O P E S.

Que sur cette conduite à son aise l'on glose,  
Chacun regle la sienne au but qu'il se propose;  
Et rebuté par vous des soins de mon amour,  
Je songe auprès du Prince à bien faire ma Cour.

E L I S E.

Mais sçavez-vous, qu'enfin, il fera mal la sienne,  
S'il faut qu'en cette humeur vostre esprit l'entre-  
tienne?

D. L O -

33 DOM GARCIE DE NAVARRE,  
D. L O P E S.

Et quand, charmante Elise, a-t'on veu s'il vous plaist,  
Qu'on cherche auprès des Grands, que son propre  
interest ?

Qu'un parfait Courtisan veuille charger leur suite,  
D'un censeur des défauts, qu'on trouve en leur con-  
duite ;

Et s'aille inquieter, si son discours leur nuit,  
Pourveu que la fortune en tire quelque fruit ?  
Tout ce qu'on fait ne va, qu'à se mettre en leur grace  
Par la plus courte voye, on y cherche une place ;  
Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur,  
C'est de flater toujours le foible de leur cœur :  
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,  
Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire ;  
C'est-là le vray secret d'estre bien auprès d'eux,  
Les utiles conseils font passer pour fâcheux,  
Et vous laissent toujours hors de la confiance,  
Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.  
Enfin on voit par tout, que l'art des Courtisans,  
Ne tend qu'à profiter des foiblesses des Grands ;  
A nourrir leurs erreurs, & jamais dans leur ame,  
Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

E L I S E.

Ces maximes un temps leur peuvent succeder ;  
Mais il est des revers, qu'on doit apprehender.  
Et dans l'ésprit des Grands, qu'on tâche de surpren-  
dre,

Un rayon de lumiere, à la fin peut descendre,  
Qui sur tous ces flateurs vange équitablement,  
Ce qu'a fait à leur gloire, un long aveuglement,  
Cependant je diray, que vostre ame s'explique  
Un peu bien librement sur vostre Politique ;  
Et ses nobles motifs, au Prince rapportez,  
Serviroient assez mal vos assidueitez.

D. L O P E S.

Outre que je pourrois desavoüer, sans blâme,

Ces libres veritez, surquoy s'ouvre mon ame ;  
 Je sçay fort bien qu'Elise a l'esprit trop discret ,  
 Pour aller divulguer cet entretien secret.  
 Qu'ay-je dit, après tout, que sans moy l'on ne sçache ?  
 Et dans mon procedé que faut-il que je cache ?  
 On peut craindre une cheute avec quelque raison,  
 Quand on met en usage, ou ruse, ou trahison.  
 Mais qu'ay-je à redouter, moy qui par tout n'avance  
 Que les soins approuvez d'un peu de complaisance ;  
 Et qui suy seulement par d'utiles leçons  
 La pente qu'a le Prince à de jaloux soupçons ?  
 Son ame semble en vivre, & je mets mon étude,  
 A trouver des raisons à son inquietude ,  
 A voir de tous costez, s'il ne le passe rien ,  
 A fournir le sujet d'un secret entretien.  
 Et quand je puis venir ensié d'une nouvelle,  
 Donner à son repos une atteinte mortelle ;  
 C'est lors que plus il m'ayme, & je voy sa raison  
 D'une audience avide avaler ce poison ,  
 Et m'en remercier, comme d'une victoire ,  
 Qui combleroit ses jours, de bonheur & de gloire.  
 Mais mon Rival paroist, je vous laisse tous deux ,  
 Et bien que je renonce à l'espoir de vos vœux ,  
 J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma presence,  
 Il receust des effets de quelque preference ;  
 Et je veux, si je puis, m'épargner ce soucy.

E L I S E.

Tout Amant de bon sens en doit user ainsi.

## S C E N E II.

D. A L V A R, E L I S E.

D. A L V A R.

E Nfin, nous apprenons que le Roy de Navarre  
 Pour les desirs du Prince, aujourd'huy se declare;

Et

20 DOM GARCIE DE NAVARRE,  
Et qu'un nouveau renfort de Troupes nous attend  
Pour le fameux service, où son amour pretend.  
Je suis surpris pour moy, qu'avec tant de vitesse,  
On ait fait avancer.. Mais....

### SCENE III.

D. GARCIE, ELISE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

Q Ue fait là la Princesse.

ELISE.

Quelques lettres, Seigneur, je le presume ainsi,  
Mais elle va sçavoir que vous estes icy.

### SCENE IV.

D. GARCIE *seul.*

J'Attendray qu'elle ait fait, près de souffrir sa veüe,  
D'un trouble tout nouveau je me sens l'ame émeüe  
Et la crainte meslée à mon ressentiment,  
Jette par tout mon corps un soudain tremblement.  
Prince, préds garde au moins, qu'une aveugle caprice  
Ne te conduise icy dans quelque precipice,  
Et que de ton esprit les desordres puissans,  
Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens:  
Consulte ta raison, prends sa clarté pour guide,  
Voy si de tes soupçons, l'apparence est solide,  
Ne dements par leur voix, mais aussi garde bien  
Que pour les croire trop. ils ne t'imposent rien,  
Qu'à tes premiers transports ils n'osent trop per-  
mettre,

Et relis posément cette moitié de lettre.

Ha! qu'est-ce que mon cœur, trop digne de pitié.

Ne voudroit pas donner pour son autre moitié!

Mais après tout qu: dis-je? il suffit bien de l'une,

Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

Quoy

Quoy que vostre Rival...  
 Vous devez toutefois vous...  
 Et vous avez en vous à...  
 L'obstacle le plus grand...

Je chers tendrement ce...  
 Pour me tirer des mains de...  
 Son amour, ses devoirs...

Prenez donc à vos feux ce...  
 Méritez les regards que l'on...  
 Et lors qu'on vous oblige...  
 Ne vous obstinez point à...

Düy, mon sort par ces mots est assez éclaircy,  
 Son cœur comme sa main se fait connoistre icy;  
 Et les sens imparfaits de cet écrit funeste,  
 Pour s'expliquer à moy, n'ont pas besoin du reste.  
 Toutefois dans l'abord agissons doucement,  
 Couvrons à l'infidelle un vif ressentiment;  
 Et de ce que je tiens, ne donnant point d'indice.  
 Confondons son esprit par son propre artifice.  
 La voilà, ma raison, renferme mes transports,  
 Et rends-toy pour un temps maistresse du dehors.

## SCENE V.

D. ELUIRE. D. GARCIE.

D. ELUIRE.

Vous avez bien voulu que je vous fisse attendre?

D. GARCIE.

Ma! qu'elle cache bien.

D. ELUIRE.

On vient de nous apprendre

Que

22 **DOM GARCIE DE NAVARRE,**  
Que le Roy vostre Pere approuve vos projets,  
Et veut bien que son Fils nous rende nos Sujets,  
Et mon ame en a pris une allegresse extrême ?

**D. GARCIE.**

Oüy, Madame, & mon cœur s'en réjoiit de mesme  
Mais,....

**D. ELUIRE.**

Le Tyran sans doute aura peine à parer  
Les foudres que par tout il entend murmurer ;  
Et j'ose me flater que le mesme courage  
Qui pût bien me soustraire à sa brutale rage :  
Et dans les murs d'Astorgue, arrachez de ses mains,  
Me faire un seur azile à braver ses desseins :  
Pourra de tout Leon, achevant la conqueste,  
Sous ses nobles efforts faire cheoir cette teste.

**D. GARCIE.**

Le succez en pourra parler dans quelques jours,  
Mais de grace passons à quelque autre discours.  
Puis-je sans trop oser vous prier de me dire,  
A qui vous avez pris, Madame, soin d'écrire,  
Depuis que le destin nous a conduits icy ?

**D. ELUIRE.**

Pourquoy cette demande ? & d'où vient ce soucy ?

**D. GARCIE.**

D'un desir curieux de pure fantaisie.

**D. ELUIRE.**

La curiosité naist de la jalousie.

**D. GARCIE.**

Non, ce n'est rien du tout de ce que vous pensez,  
Vos ordres de ce mal me défendent assez.

**D. ELUIRE.**

Sans chercher plus avant quel interest vous presse,  
J'ay deux fois à Leon, écrit à la Comtesse ;  
Et deux fois au Marquis D. Louis, à Burgos,  
Avec cette réponse estes-vous en repos ?

**D. GARCIE.**

Vous n'avez point écrit à quelque autre personne,  
Ma .

Madame ?

D. ELUIRE.

Non, sans doute, & ce discours m'étonne,

D. GARCIE.

De grace songez bien avant que d'assurer,  
En manquant de memoire on peut se parjurer.

D. ELUIRE.

Ma bouche sur ce point ne peut être parjure.

D. GARCIE.

Elle a dit toutefois une haute imposture.

D. ELUIRE.

Prince.

D. GARCIE.

Màdame.

D. ELUIRE.

O Ciel! quel est ce mouvement,

Avez vous, dites-moy, perdu le jugement ?

D. GARCIE.

Oüy, oüy, je l'ay perdu, lorsque dans vostre venë,

J'ay pris pour mon malheur le poison qui me tuë.

Et que j'ay crü trouver quelque sincerité

Dans les traistres appas, dont je fus enchanté.

D. ELUIRE.

De quelle trahison pouvez vous donc vous plaindre ?

D. GARCIE.

Ah! que ce cœur est double, & sçait bien l'art de  
feindre ;

Mais tous moyens de fuir luy vont estre soustraits,

Jettez icy les yeux, & connoissez vos traits ;

Sans avoir veu le reste, il m'est assez facile

De découvrir pour qui vous employez ce stile.

D. ELUIRE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?

D. GARCIE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit ?

D. ELUIRE.

L'innocence à rougir n'est point accoutumée.

D. GAR

24 DOM GARCIE DE NAVARRE,  
D. GARCIE.

Il est vray qu'en ces lieux on la voit opprimée,  
Ce billet dementi pour n'avoir point de feing.

D. ELUIRE.

Pourquoy le dementir, puisqu'il est de ma main?

D. GARCIE,

Encor est-ce beaucoup que de franchise pure,  
Vous demeuriez d'accord, que c'est vostre écriture  
Mais ce sera, sans doute, & j'en serois garant,  
Un billet qu'on envoie à quelque indifferent,  
Ou du moins ce qu'il a de tendresse évidente  
Sera pour une amie, ou pour quelque parente.

D. ELUIRE.

Non, c'est pour un Amant, que ma main l'a formé,  
Et j'ajoute de plus pour un Amant aymé.

D. GARCIE.

Et je puis, ô Perfide.....

D. ELUIRE.

Arrestez, Prince indigne

De ce lâche transport l'égarement insigne,  
Bien que de vous mon cœur ne prenne point de loy,  
Et ne doive en ces lieux aucun conte qu'à soy.  
Je veux bien me purger pour vostre seul supplice,  
Du crime que m'impose, un insolent caprice;  
Vous serez éclaircy, n'en doutez nullement,  
J'ay ma défense presté en ce mesme moment,  
Vous allez recevoir une pleine lumiere,  
Mon innocence icy paroistra toute entiere;  
Et je veux vous mettant juge en vostre interest,  
Vous faire prononcer vous mesme vostre arrest.

D. GARCIE.

Ce sont propos obscurs, qu'on ne scauroit comprendre.

D. ELUIRE.

Bien-tost à vos dépens vous me pourrez entendre,  
Elise, hola,

SCÈNE

## SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELUIRE, ELISE.

ELISE.

M<sup>adame</sup>.

D. ELUIRE.

Observez bien au moins,

Si j'ose à vous tromper employer quelques soins,  
 Si par un seul coup d'œil, ou geste qui l'instruise,  
 Je cherche de ce comp à parer la surprise.  
 Le billet que tantost ma main auoit tracé,  
 Répondez promptement, où l'avez vous laissé?

ELISE.

Madame, j'ay sujet de m'avouër coupable,  
 Je ne sçay comme il est demeuré sur ma table;  
 Mais on vient de m'apprendre en ce mesme moment  
 Que Dom Lopes venant dans mon appartement,  
 Par une liberté, qu'on luy voit se permettre,  
 A fureté par rout, & trouvé cette lettre.  
 Comme il la déplioit, Leonor a voulu  
 S'en saisir promptement, avant qu'il eût rien leu;  
 Et se jettant sur luy, la lettre contestée,  
 En deux justes moitiéz dans leurs mains est restée,  
 Dom Lopes aussi-tost prenant un prompt effort,  
 A dérobé la sienne aux soins de Leonor.

D. ELUIRE.

Avez vous icy l'autre?

ELISE.

Oüy, la voilà, Madame.

D. ELUIRE.

Donnez, nous allons voir qui merite le blâme,  
 Avec vostre moitié rassemblez celle-cy,  
 lisez, & hautement, je veux l'entendre aussi.

D. GARCIE.

Au Prince Dom Garcia! ah.

B

D. E-

26 DOM GARCIE DE NAVARRE,  
D. ELUIRE.

Achevez de lire,  
Vostre ame pour ce mot ne doit pas s'interdire ?

D. GARCIE *lit.*

Quoy que vostre Rival, Prince, allarme vostre ame,  
Vous devez toutefois vous craindre plus que luy,  
Et vous avez en vous à détruire aujourd'huy  
L'obstacle le plus grand que trouve vostre flâme.

Je cheris tendrement ce qu'a fait Dom Gracie,  
Pour me tirer des mains de nos fiers ravisseurs,  
Son amour, ses devoirs ont pour moi des douceurs,  
Mais il m'est odieux avec sa jalousie.

Ostez donc à vos feux, ce qu'ils en font paroistre,  
Meritez les regards que l'on jette sur eux ;  
Et lors qu'on vous oblige à vous tenir heureux,  
Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'estre ?

D. ELUIRE.

Hé, bien que dites-vous ?

D. GARCIE.

Ha ! Madame, je dis,  
Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits :  
Que je voy dans ma plainte une horrible injustice,  
Et qu'il n'est point pour moy d'assez cruel supplice.

D. ELUIRE.

Il suffit, apprenez que si j'ay souhaité  
Qu'à vos yeux cet écrit pût estre présenté ;  
C'est pour le dementir, & cent fois me dédire  
De tout ce que pour vous, vous y venez de lire.  
Adieu Prince.

D. GARCIE.

Madame, hélas ! où fuyez-vous ?

D. ELUIRE.

Où vous ne serez point trop odieux jaloux.

D. GARCIE.

Ha ! Madame, excusez un Amant miserable,  
Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable,

Et

Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant,  
Eust esté plus blâmable à rester innocent.

Car enfin, peut-il estre une ame bien atteinte,  
Dont l'espoir le plus doux ne soit meslé de crainte ?  
Et pourriez-vous penser que mon cœur eust aymé,  
Si ce billet fatal ne l'eust point allarmé ?

S'il n'avoit point fremy des coups de cette foudre,  
Dont je me figurois tout mon bon-heur en poudre ;  
Vous-mesme, dites-moy, si cet événement,  
N'eust pas dans mon erreur jetté tout autre Amant ?  
Si d'une preuve, hélas ! qui me sembloit si claire,  
Je pouvois démentir.. .

D. E L U I R E.

Oüy, vous le pouviez faire,  
Et dans mes sentimens assez bien déclarez  
Vos doutes rencontroient des garants assurez ;  
Vous n'aviez rien à craindre, & d'autres sur ce gage.  
Auroient du monde entier bravé le témoignage.

D. G A R C I E.

Moins on merite un bien qu'on nous fait esperer,  
Plus nostre ame a de peine à pouvoir s'assurer ;  
Un fort trop plein de gloire à nos yeux est fragile,  
Et nous laisse aux soupçons une pente facile.  
Pour moy qui crois si peu meriter vos bontez,  
J'ay douté du bonheur de mes temeritez ;  
J'ay crû que dans ces lieux rangez sous ma puissance  
Vostre ame se forçoit à quelque complaisance ;  
Que déguisant pour moy vostre severité....

D. E L U I R E.

Et je pourrois descendre à cette lâcheté,  
Moy prendre le party d'une honteuse feinte,  
Agir par les motifs d'une servile crainte,  
Trahir mes sentimens, & pour estre en vos mains,  
D'un masque de faveur vous couvrir mes dédains ;  
La gloire sur mon cœur auroit si peu d'empire,  
Vous pouvez le penser, & vous me l'osez dire ?  
Apprenez que ce cœur ne sçait point s'abaisser,

**ES DOM GARCIE DE NAVARRE,**  
Qu'il n'est rien sous les Cieux qui puisse l'y forcer.  
Et s'il vous a fait voir par une erreur insigne  
Des marques de bonté, dont vous n'estiez pas digne;  
Qu'il sçaura bien montrer malgré vostre pouvoir,  
La hayne que pour vous il se resout d'avoir;  
Braver vostre furie, & vous faire connoistre  
Qu'il n'a point esté lâche, & ne veut jamais l'estre.

**D. GARCIE.**

Hé bien je suis coupable, & ne m'en défends pas,  
Mais je demande grace à vos divins appas;  
Je la demande au nom de la plus vive flâme,  
Dont jamais deux beaux yeux ayent fait brûler une  
ame.

Que si vostre courroux ne peut estre appaisé,  
Si mon crime est trop grand pour se voir excusé,  
Si vous ne regardez, ny l'amour qui le cause,  
Ny le vif repentir que mon cœur vous expose;  
Il faut qu'un coup heureux, en me faisant mourir,  
M'arrache à des tourmens que je ne puis souffrir.  
Non ne presumez pas, qu'ayant sçeu vous déplaire,  
Je puisse vivre une heure avec vostre colere.  
Déjà de ce moment la barbare longueur,  
Sous ses cuisans remords fait succomber mon cœur;  
Et de mille Vautours les blessures cruelles,  
N'ont rien de comparable à ses douleurs mortelles;  
Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer,  
S'il n'est point de pardon que je doive esperer,  
Cette épée aussi-tost, par un coup favorable  
Va percer à vos yeux le cœur d'un miserable;  
Ce cœur, ce traistre cœur, dont les perplexitez,  
Ont si fort outragé vos extrêmes bontez;  
Trop heureux en mourant, si ce coup legitime  
Efface en vostre esprit l'image de mon crime;  
Et ne laisse aucuns traits de vostre aversion  
Au foible souvenir de mon affection;  
C'est l'unique faveur que demande ma flâme.

**D. E.**

D. E L U I R E.

Ha ! Princee trop cruel.

D. G A R C I E.

Dites, parlez, Madame.

D. E L U I R E.

Faut-il encor pour vous conserver des bontez,  
Et vous voir m'outrager par tant d'indignitez.

D. G A R C I E.

Un cœur ne peut jamais outrager quand il ayne,  
Et ce que fait l'amour il l'excuse luy-mesme.

D. E L U I R E.

L'amour n'excuse point de tels emportemens.

D. G A R C I E.

Tout ce qu'il a d'ardeur passe en ses mouvemens,  
Et plus il devient fort, plus il trouve de peine.....

D. E L U I R E.

Non, ne m'en parlez point vous meritez ma haine.

D. G A R C I E.

Vous me haïssez donc?

D. E L U I R E.

J'y, veux tâcher au moins ;

Mais, hélas ! je crains bien que j'y perde mes soins,  
Et que tout le courroux qu'excite vostre offence  
Ne puisse jusques-là faire aller ma vengeance.

D. G A R C I E.

D'un supplice si grand ne tentez point l'effort,  
Puisque pour vous vanger je vous offre ma mort ;  
Prononcez-en l'arrêt, & j'obeïs sur l'heure.

D. E L U I R E.

Qui ne scauroit haïr, ne peut vouloir qu'on meure.

D. G A R C I E.

Et moy je ne puis vivre, à moins que vos bontez  
Accordent un pardon à mes temeritez,  
Resoluez l'un des deux, de punir, ou d'absoudre.

D. E L U I R E.

Hélas ! j'ay trop fait voir, ce que je puis resoudre.  
Par l'aveu d'un pardon, n'est-ce pas se trahir,

30 DOM GARCIE DE NAVARRE,  
Que dire au Criminel qu'on ne le peut haïr ?

D. GARCIE.

Ah ! c'en est trop, souffrez, adorable Princesse.

D. ELUIRE.

Laissez je me veux mal d'une telle foiblesse.

D. GARCIE.

Enfin je suis,....

## SCENE IV.

D. LOPES, D. GARCIE,

D. LOPES.

Seigneur, je viens vous informer  
D'un secret dont vos yeux ont droit de s'allarmer.

D. GARCIE.

Né me viens point parler de secret, ny d'allarme  
Dans les doux mouvemens du transport qui me  
charme,

Aprés ce qu'à mes yeux on vient de presenter,  
Il n'est point de soupçons que je doive écouter ;  
Et d'un divin objet la bonté sans pareille.  
A tous ces vains rapports, doit fermer mon oreille,  
Ne m'en fais plus.

D. LOPES.

Seigneur, je veux ce qu'il vous plaist,  
Mes soins en tout cecy n'ont que vostre interest ;  
J'ay crû que le secret que je viens de surprendre  
Meritoit bien qu'en haste on vous le vint apprendre ;  
Mais puisque vous voulez que je n'en touche rien,  
Je vous diray, Seigneur pour changer d'entretien,  
Que déjà dans Leon on voit chaque famille  
Lever le masque au bruit des Troupes de Castille,  
Et que sur tout le Peuple y fait pour son vray Roy  
Un éclat à donner au Tyran de l'effroy.

D. GAR-

D. GARCIE.

La Castille du moins n'aura pas la victoire,  
 Sans que nous essayons d'en partager la gloire ;  
 Et nos Troupes aussi peuvent estre en estat ,  
 D'imprimer quelque crainte au cœur de Mauregat.  
 Mais quel est ce secret, dont tu voulois m'instruire,  
 Voyons un peu ?

D. LOPES.

Seigneur, je n'ay rien à vous dire.

D. GARCIE.

Va, va, parle, mon cœur t'en donne le pouvoir.

D. LOPES.

Vos paroles, Seigneur, m'en ont trop fait sçavoir,  
 Et puis que mes avis ont dequoy vous déplaire,  
 Je sçauray desormais trouver l'art de me taire.

D. GARCIE.

Enfin, je veux sçavoir la chose absolument.

D. LOPES.

Je ne replique point à ce commandement ;  
 Mais, Seigneur, en ce lieu le devoir de mon zele  
 Trahiroit le secret d'une telle nouvele.  
 Sortons pour vous l'apprendre, & sans rien embrasser  
 Vous mesme vous verrez ce qu'un en doit penser.

*Fin du second Acte.*

## A C T E III.

## S C E N E I.

D. ELUIRE, ELISE.

D. ELUIRE.

Life, que dis-tu de l'étrange foiblesse ?  
 Que vient de témoigner le cœur d'une  
 Princesse ?

Que dis-tu de me voir tomber si  
 promptement,

B 4.

De



32 DOM GARCIE DE NAVARRE,  
De toute la chaleur de mon ressentiment ;  
Et malgré tant d'éclat relâcher mon courage  
Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage ?

E L I S E.

Moy, je dis que d'un cœur que nous pouvons cherir,  
Une injure sans doute est bien dure à souffrir ;  
Mais que s'il n'en est point qui davantage irrite ,  
Il n'en est point aussi qu'on pardonne si viste ;  
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux  
De tous les prompts transports du plus bouillant  
courroux ,

D'autant plus aisément, Madame, quand l'offence  
Dans un excez d'amour peut trouver sa naissance ;  
Ainsi quelque dépit que l'on vous ait causé ,  
Je ne m'étonne point de le voir apaisé ;  
Et je sçay quel pouvoir malgré vostre menace,  
A de pareils forfaits donnera toujourns grace.

D. E L U I R E.

Ah ! sçache quelque ardeur qui m'impose des loix,  
Que mon front a rougi pour la dernière fois ;  
Et que si désormais on pousse ma colere,  
Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espere.  
Quand je pourrois reprendre un tendre sentiment,  
C'est assez contre luy que l'éclat d'un serment ;  
Car enfin un esprit qu'un peu d'orgueil inspire,  
Trouve beaucoup de honte à se pouvoir d'édire ;  
Et souvent aux dépens d'un pénible combat,  
Fait sur ses propres vœux un illustre attentat ,  
S'obstine par honneur, & n'a rien qu'il n'immole  
A la noble fierté de tenir sa parole.

Ainsi dans le pardon que l'on vient d'obtenir,  
Ne prend point de clartez pour régler l'avenir ;  
Et quoy qu'à mes destins la fortune prepare ,  
Crois que je ne puis estre au Prince de Navarre,  
Que de ces noirs accez qui troublent la raison ,  
Il n'ait fait éclater l'entiere guerison ,  
Et réduit tout mon cœur que ce mal persécute,

A n'en

A n'en plus redouter l'affront d'une recherche.

E L I S E.

Mais quel affront nous fait le transport d'un jaloux ?

D. E L U I R E.

En est-il un qui soit plus digne de courroux ?

Et puis que nostre cœur fait un effort extrême,

Lors qu'il se peut résoudre à confesser qu'il ayme ;

Puisque l'honneur du Sexe en tout temps rigoureux,

Oppose un fort obstacle à de pareils aveux.

L'Amant qui voit pour luy franchir un tel obstacle,

Doit-il impunement douter de cet Oracle ?

Et n'est-il pas coupable, alors qu'il ne croit pas,

Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats ?

E L I S E.

Moy, je tiens que toujours un peu de défiance,

En ces occasions n'a rien qui nous offense ;

Et qu'il est dangereux qu'un cœur qu'on a charmé,

Soit trop persuadé, Madame, d'estre aymé,

Si . . . . .

D. E L U I R E.

N'en disputons plus, chacun a sa pensée,

G'est un scrupule, enfin, dont mon ame est blessée ;

Et contre mes desirs, je sens je ne sçay quoy,

Me prédire un éclat entre le Prince & moy ;

Qui malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille,

Mais ô Ciel ! en ces lieux, D. Sylve de Castille ;

Ah ! Seigneur, par quel sort vous vois-je maintenant ?

## S C E N E II.

D. SYLVE, D. ELUIRE, ELISE ;

D. S Y L V E.

J E sçay que mon abord, Madame, est surprenant,

Et qu'estre sans éclat entré dans cette Ville,

Dont l'ordre d'un Rival rend l'accez difficile ;

Qu'avoir pû me soustraire aux yeux de ses Soldats,

B 5

C'est

24 **DOM GARCIE DE NAVARRE,**  
C'est un événement que vous n'attendiez pas.  
Mais si j'ay dans ces lieux franchi quelques obstacles,  
L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles,  
Tout mon cœur a senti par de trop rudes coups  
Le rigoureux destin d'être éloigné de vous ;  
Et je n'ay pu nier au tourment qui le tuë,  
Quelques momens secrets d'une si chere venë.  
Je viens vous dire donc que je rends grace aux Cieux  
De vous voir hors des mains d'un Tyran odieux ;  
Mais parmy les douceurs d'une telle aventure,  
Ce qui m'est un sujet d'éternelle torture ,  
C'est de voir qu'à mon bras les rigueurs de mon sort  
Ont envié l'honneur de cet illustre effort,  
Et fait à mon Rival, avec trop d'injustice ,  
Offrir les doux perils d'un si fameux service ;  
Oüy, Madame, j'avois pour rompre vos liens  
Des sentimens sans doute aussi beaux que les siens ;  
Et je pouvois pour vous gagner cette victoire ,  
Si le Ciel n'eust voulu m'en dérober la gloire.

D. E L U I R E.

Je sçay, Seigneur, je sçay, que vous avez un cœur,  
Qui des plus grands perils vous peut rendre vain-  
queur ;

Et je ne doute point que ce genereux zele,  
Dont la chaleur vous pousse à vanger ma querelle,  
N'eust contre les efforts d'un indigne projet  
Pû faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.  
Mais sans cette action, dont vous estiez capable,  
Mon sort à la Castille est assez redevable ;  
On sçait ce qu'en amy, plein d'ardeur & de foy ,  
Le Comte vostre Pere a fait pour le feu Roy,  
Après l'avoir aydé, jusqu'à l'heure dernière,  
Il donne en ses Estats un azile à mon Frere.  
Quatre Lustres entiers, il y cache son sort,  
Aux barbares fureurs de quelque lâche effort ;  
Et pour rendre à son front l'éclat d'une Couronne ,  
**Contre nos ravisseurs vous marchez en personne.**

**N'estes**

N'estes-vous pas content, & ces soins genereux,  
 Ne m'attachent-ils point par d'assez puissans nœuds?  
 Quoy vostre ame, Seigneur, seroit-elle obstinée  
 A vouloir asservir toute ma destinée;  
 Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous  
 L'ombre d'un seul bien-fait qu'il ne vienne de vous?  
 Ah! souffrez dans les maux, où mon destin m'expose,  
 Qu'aux soins d'un autre aussi, je doive quelque chose  
 Et ne vous plaignez point de voir un autre bras,  
 Acquerir de la gloire, où le vostre n'est pas.

D. S Y L V E.

Oüy, Madame, mon cœur doit cesser de s'en plaindre,

Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre,  
 Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur,  
 Quand un autre plus grand s'offre à nostre douleur,  
 Ce secours d'un Rival m'est un cruel martyre;  
 Mais, hélas! de mes maux, ce n'est pas là le pire,  
 Le coup, le rude coup, dont je suis atterré,  
 C'est de me voir par vous ce Rival preferé.

Oüy, je ne vois que trop, que ses feux pleins de gloire  
 Sur les miens dans vostre ame emportent la victoire;  
 Et cette occasion de servir vos appas,  
 Cet avantage offert de signaler son bras,  
 Cet éclatant exploit qui vous fut salutaire,  
 N'est que le pur effet du bonheur de vous plaire,  
 Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux,  
 Qui fait tomber la gloire, où s'attachent vos vœux;  
 Ainsi tous mes efforts ne seront que fumée,  
 Contre vos fiers Tyrans je conduis une armée.  
 Mais je marche en tremblant à cet illustre employ,  
 Assuré que vos vœux ne seront pas pour moy,  
 Et que s'ils sont suivis, la fortune prepare  
 L'heur des plus beaux succez aux soins de la Navar-  
 re.

Ah! Madame, faut-il me voir precipité  
 De l'espoir glorieux dont je m'estois flatté;

36 DOM GARCIE DE NAVARRE,  
Et ne puis-je sçavoir quels crimes on m'impute,  
Pour avoir mérité cette effroyable cheute ?

D. E L U I R E.

Ne me demandez rien avant que regarder,  
Ce qu'à mes sentimens vous devez demander ;  
Et sur cette froideur qui semble vous confondre,  
Répondez-vous, Seigneur, ce que je puis répondre ;  
Car enfin tous vos soins ne sçauroient ignorer  
Quels secrets de vostre ame on m'a iceu déclarer,  
Et je la crois cette ame, & trop noble, & trop haute.  
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute ;  
Vous-mesme, dites-vous, s'il est de l'équité,  
De me voir couronner une infidélité.  
Si vous pouviez m'offrir, sans beaucoup d'injustice  
Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice,  
Vous plaindre avec raison, & blâmer mes refus,  
Lors qu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus,  
Oüy, Seigneur, c'est un crime, & les premières flâmes  
Ont des droits si sacrez sur les illustres ames,  
Qu'il faut perdre grandeurs, & renoncer au jour,  
Plûtost que de pancher vers un second amour.  
J'ay pour vous cette ardeur que peut prendre l'estime  
Pour un courage haut, pour un cœur magnanime ;  
Mais n'exigez de moy que ce que je vous dois,  
Et soutenez l'honneur de vostre premier choix.  
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendresse  
Vous conserve le cœur de l'aimable Comtesse ;  
Ce que pour un ingrat, (car vous l'estes Seigneur,)  
Elle a d'un choix constant refusé le bonheur.  
Quel mépris genereux dans son ardeur extrême,  
Elle a fait de l'éclat, que donne un Diademe ;  
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravez,  
Et rendez à son cœur, ce que vous luy devez.

D. S Y L V E.

Ah ! Madame, à mes yeux n'offrez point son merite,  
Il n'est que trop present à l'ingrat qui la quitte ;  
Et si mon cœur vous dit, ce que pour elle il sent,

J'ay

J'ay peur qu'il ne soit pas envers vous innocent.  
 Oüy, ce cœur l'ose plaindre, & ne suit pas sans peine  
 L'imperieux effort de l'amour qui l'entraîne,  
 Aucun espoir pour vous n'a flatter mes desirs,  
 Qui ne m'ait arraché pour elle des soupirs ;  
 Qui n'ait dans ses douceurs fait jeter à mon ame,  
 Quelques tristes regards, vers sa première flamme  
 Se reprocher l'effet de vos divins traits,  
 Et mêler des remords à mes plus chers souhaits.  
 J'ay fait plus que cela, puisqu'il vous faut tout dire,  
 Oüy, j'ay voulu sur moy vous ôter vostre empire,  
 Sortir de vostre chaîne, & rejeter mon cœur,  
 Sous le joug innocent de son premier vainqueur,  
 Mais après mes efforts ma constance abbatuë,  
 Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tuë ;  
 Et deust estre mon sort à jamais malheureux,  
 Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux ;  
 Je ne scaurois souffrir l'épouvantable idée  
 De vous voir par un autre à mes yeux possédée ;  
 Et le flambeau du jour qui m'offre vos appas,  
 Doit avant cet Hymen éclairer mon trépas.  
 Je sçay que je trahis une Princesse aimable,  
 Mais, Madame, après tout mon cœur est-il coupable ;  
 Et le fort ascendant, que prend vostre beauté,  
 Laisse t-il aux esprits aucune liberté ?  
 Helas ! je suis icy, bien plus à plaindre qu'elle,  
 Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidelle.  
 D'un pareil déplaisir on se peut consoler ;  
 Mais moy par un malheur qui ne peut s'égaler,  
 J'ay celuy de quitter une aimable personne,  
 Et tous les maux encor que mon amour me donne.

## D. E L U I R E.

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir,  
 Et toujours nostre cœur est en nostre pouvoir ;  
 Il peut bien quelquefois montrer quelque foiblesse,  
 Mais enfin, sur nos sens, la raison, la maîtresse....

## SCENE III.

[D. GARCIE, D. ELUIRE, D. SYLVE.]

D. GARCIE.

M Adame, mon abord, comme je connois bien,  
 Affez mal-à-propos trouble vostre entretien ;  
 Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,  
 Ne croyoient pas trouver si bonne compagnie.

D. ELUIRE.

Cette veuë, en effet, surprend au dernier point,  
 Et de mesme que vous, je ne l'attendois point.

D. GARCIE.

Oüy, Madame, je croy, que de cette visite,  
 Comme vous l'assurez, vous n'estiez point instruite ;  
 Mais, Seigneur, vous deviez nous faire au moins  
 l'honneur

De nous donner avis de ce rare bonheur ;  
 Et nous mettre en estat, sans nous vouloir surprendre  
 De vous rendre en ces lieux, ce qu'on voudroit vous  
 rendre.

D. SYLVE.

Les heroïques soins vous occupent si fort,  
 Que de vous en tirer, Seigneur, j'aurois eu tort ;  
 Et des grands Conquerans les sublimes pensées  
 Sont aux civilitez avec peine abaissées.

D. GARCIE.

Mais les grands Conquerans, dont on vante les soins,  
 Loin d'aymer le secret, affectent les témoins,  
 Leur ame dès l'enfance à la gloire élevée,  
 Les fait dans leurs projets aller teste levée ;  
 Et s'appuyant toujours sur des haus sentimens,  
 Ne s'abaisse jamais à des déguisemens.  
 Ne commettez-vous point vos vertus heroïques,  
 En passant dans ces lieux par des sourdes pratiques ;

ne craignez vous point, qu'on puisse aux yeux de  
tous  
rouver cette action trop indigne de vous ?

D. SYLVE.

Je ne sçay si quelqu'un blâmera ma conduite,  
ou secret que j'ay fait d'une telle visite ;  
Mais je sçay qu'aux projets qui veulent la clarté,  
Prince, je n'ay jamais cherché l'obscurité.  
Et quand j'auray sur vous à faire une entreprise,  
vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise ;  
Elle ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,  
Et l'on prendra le soin de vous en avertir.  
Pendant demeurons aux termes ordinaires,  
Remettons nos débats après d'autres affaires ;  
Et d'un sang un peu chaud reprimant les bouillons,  
N'oublions pas tous deux, devant qui nous parlons ?

D. ELUIRE.

Prince, vous avez tort, & sa visite est telle,  
Que vous . . . . .

D. GARCIE.

Ah! c'en est trop que prendre sa querelle,  
Madame, & vostre esprit devoit feindre un peu  
mieux,

Lors qu'il veut ignorer sa venuë en ces lieux.  
Cette chaleur si prompte, à vouloir la défendre,  
Persuade assez mal, qu'elle ait pu vous surprendre.

D. ELUIRE.

Quoy que vous soupçonniez, il m'importe si peu,  
Que j'aurois du regret d'en faire un desaveu.

D. GARCIE.

Pouffez donc jusqu'au bout cet orgueil heroïque,  
Et que sans hesiter tout vostre cœur s'explique ;  
C'est au déguisement donner trop de credit,  
Ne desavouez rien, puisque vous l'avez dit.  
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte,  
Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte ;

Que

40 DOM GARCIE DE NAVARRE,  
Que pour vous la presence a des charmes si doux. ...

D. E L U I R E.

Et si je veux l'aymer m'en empescherez-vous ?  
Avez vous sur mon cœur quelque empire à preten-  
dre ,

Et pour regler mes vœux ay- je vostre ordre à pren-  
dre ?

Sçachez que trop d'orgüeil a pû vous decevoir,  
Si vostre cœur sur moy s'est crû quelque pouvoir ;  
Et que mes sentimens sont d'une ame trop grande  
Pour vouloir les cacher, lors qu'on me les demande  
Je ne vous diray point si le Comte est aimé,  
Mais apprenez de moy qu'il est fort estimé,  
Que ses hautes vertus, pour qui je m'interesse,  
Meritent mieux que vous les vœux d'une Princesse  
Que je garde aux ardeurs, aux soins qu'il me fait voir  
Tout le ressentiment qu'une ame puisse avoir.  
Et que si des destins la fatale puissance,  
M'oste la liberté d'estre sa recompense ;  
Au moins est-il en moy de promettre à ses vœux,  
Qu'on ne me verra point le butin de vos feux.  
Et sans vous amuser d'une attente frivole ,  
C'est à quoy je m'engage, & je tiendray parole.  
Voilà mon cœur ouvert, puisque vous le voulez,  
Et mes vrais sentimens à vos yeux étalez ;  
Estes vous satisfait, & mon ame attaquée ,  
S'est-elle à vostre avis assez bien expliquée ?  
Voyez pour vous oster tout lieu de soupçonner,  
S'il reste quelque jour encor à vous donner ;  
Cependant si vos soins s'attachent à me plaire,  
Songez que vostre bras, Comte, m'est necessaire ;  
Et d'un capricieux, quels que soient les transports ,  
Qu'à punir nos Tyrans il doit tous ses efforts.  
Fermez l'oreille, enfin, à toute sa furie ,  
Et pour vous y porter, c'est moy qui vous en prie.

SC E

## SCENE IV.

D. GARCIE, D. SYLVE.

D. GARCIE.

Tout vous rit, & vostre ame en cette occasion  
 Jouit superbement de ma confusion ;  
 Il vous est doux de voir un aveu plein de gloire ,  
 Sur les feux d'un Rival marquer vostre victoire ;  
 Mais c'est à vostre joye un surcroist sans égal ,  
 D'en avoir pour témoins les yeux de ce Rival ;  
 Et mes pretentions hautement étouffées ,  
 A vos vœux triomphans sont d'illustres trophées ;  
 Goûtez à pleins transports ce bonheur éclatant ,  
 Mais sçachez qu'on n'est pas encor où l'on pretend ;  
 La fureur qui m'anime a de trop justes causes ,  
 Et l'on verra peut-estre arriver bien des choses ;  
 Un desespoir va loin quand il est eschappé ,  
 Et tout est pardonnable à qui se voit trompé .  
 Si l'ingrate à mes yeux pour flatter vostre flame ,  
 A jamais n'estre à moy, vient d'engager son ame ;  
 Je sçauray bien trouver dans mon juste courroux  
 Les moyens d'empescher qu'elle ne soit à vous .

D. SYLVE.

Cet obstacle n'est pas ce qui me met en peine,  
 Nous verrons quelle attente en tout cas sera vaine,  
 Et chacun de ses feux pourra par sa valeur,  
 Du défendre la gloire, ou vanger le malheur.  
 Mais comme entre Rivaux, l'ame la plus posée,  
 A des termes d'aigreur, trouve une pente aisée,  
 Et que je ne veux point qu'un pareil entretien  
 Quisse trop échauffer vostre esprit, & le mien ;  
 Prince, affranchissez-vous d'une gesne secrete,  
 Et me donnez moyen de faire ma retraite.

D. GARCIE.

Non, non, ne craignez point qu'on pousse vostre  
 esprit, A

42    DOM GARCIE DE NAVARRE,  
A violer icy l'ordre qu'on vous prescit ;  
Quelque juste fureur qui me presse, & vous flatte,  
Je sçay, Comte, je sçay, quand il faut qu'elle éclate,  
Ces lieux vous sont ouverts, ouïy, sortez-en, sortez,  
Glorieux des douceurs que vous en remportez ;  
Mais encor une fois, apprenez que ma teste  
Peut seule dans vos mains mettre vostre conqueste.

D. SYLVE.

Quand nous en serons-là, le fort en nostre bras,  
De tous nos interests vuidera les debats.

*Fin du troisieme Acte.*

## A C T E IV.]

### SCENE I.

D. ELUIRE, D. ALVAR.

D. ELUIRE.



Etournez, D. Alvar, & perdez l'esperance,

De me persuader l'oubly de cette offence ;

Cette playe en mon cœur ne sçauroit se guerir,

Et les soins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.

A quelques faux respects croit il que je defere ?

Non, non, il a poussé trop avant ma colere ;

Et son vain repentir qui porte icy vos pas,

Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

D. ALVAR.

Madame, il fait pitié, jamais cœur que je pense,

Par un plus vif remors n'expia son offence ;

Et si dans sa douleur vous le consideriez,

Il toucheroit vostre ame, & vous l'excuseriez.

On sçait bien que le Prince est dans un âge à suivre

Les premiers mouvemens, où son ame se livre,

Et

Et qu'en un sang boüillant, toutes les passions  
 Ne laissent guere place à des reflexions.  
 Dom Lopes prévenu d'une fausse lumiere,  
 De l'erreur de son Maistre, a fourni la matiere ;  
 Un bruit assez confus, dont le zele indiscret,  
 A de l'abord du Comte eventé le secret.  
 Vous avoit mise aussi de cette intelligence,  
 Qui dans ces lieux gardez à donné sa presence,  
 Le Prince a creu l'àvis, & son amour seduit,  
 Sur une fausse allarme a fait tout ce grand bruit ;  
 Mais d'une telle erreur son ame est revenuë,  
 Voütre innocence, enfin, luy vient d'estre connuë,  
 Et D. Lopes, qu'il chasse, est un visible effet,  
 Du vis remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

D. E L U I R E.

Ah! c'est trop promptement qu'il croit mon innocence  
 Il n'en a pas encor une entiere assurance ;  
 Dites-luy, dites-luy, qu'il doit bien tout peser,  
 Et ne se haster point, de peur de s'abuser.

D. A L V A R.

Madame, il sçait trop bien . . . .

D. E L U I R E.

Mais, D. Alvar, de grace,  
 N'étendons pas plus loin un discours qui me lasse,  
 Il réveille un chagrin qui vient à contre temps,  
 En troubler dans mon cœur d'autres plus importants.  
 Oüy, d'un trop grand mal-heur la surprise me presse,  
 Et le bruit du trépas de l'illustre Comtesse,  
 Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir,  
 Qu'aucun autre soucy n'a droit de me saisir.

D. A L V A R.

Madame, ce peut estre une fausse nouvelle,  
 Mais mon retour au Prince, en porte une cruelle.

D. E L U I R E.

De quelque grand ennuy qu'il puisse estre agité,  
 Il en aura toujours moins qu'il n'a merité.

S C E -

## SCENE II.

D. ELUIRE, ELISE.

ELISF.

J'Attendois qu'il fo rist, Madame, pour vous dire,  
 Ce qu'il veut maintenant que vostre ame respire  
 Puisque vostre chagrin dans ua moment d'icy,  
 Du fort de Done Ignés peut le voir éclaircy.  
 Un inconnu qui vient pour cette confidence,  
 Vous fait par un des siens demander audiance.

D. ELUIRE.

Elise, il faut le voir, qu'il vienne promptement.

ELISE.

Mais il veut n'estre veu que de vous seulement ;  
 Et par cet Envoyé, Madame, il sollicite,  
 Qu'il puisse sans témoins vous rendre sa visite.

D. ELUIRE.

Hé; bien nous ferons seuls, & je vais l'ordonner,  
 Tandis que tu prendras le soin de l'amener ;  
 Que mon impatience en ce moment est forte !  
 O ! destins, est-ce joye, ou douleur qu'on m'apporte

## SCENE III.

D. PEDRE, ELISE.

ELISE.

O U...:

D. PEDRE.

Si vous me cherchez, Madame, me voicy.

ELISE.

En quel lieu vostre Maistre . . .

D. PEDRE.

Il est proche d'icy,

Le feray-je venir ?

E L I.

E L I S E.

Dites-luy qu'il s'avance,

assuré qu'on l'attend avec impatience,  
 et qu'il ne se verra d'aucuns yeux esclairé ;  
 et ne sçay quel secret en doit estre auguré,  
 tant de précautions qu'il affecte de prendre . . .  
 Mais le voicy desja.

## S C E N E IV.

D. I G N E S , E L I S E.

E L I S E.

S Eigneur, pour vous attendre  
 n'ay fait . . . Mais que voy-je, ha ! Madame, mes  
 yeux.

D. I G N E S *en habit de Cavalier.*

ne me decouvrez point, Elise, dans ces lieux,  
 et laissez respirer ma triste destinée,  
 sous une feinte mort, que je me suis donnée.  
 C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers Tyrans,  
 car je puis sous ce nom comprendre mes parens ;  
 j'ay par elle évité cet Hymen redoutable,  
 pour qui j'aurois souffert une mort véritable ;  
 sous cet équipage, & le bruit de ma mort,  
 faut cacher à tous le secret de mon sort,  
 pour me voir à l'abry de l'injuste poursuite,  
 qui pourroit dans ces lieux persecuter ma fuite.

E L I S E.

La surprise en public eut trahi vos desirs,  
 mais allez là dedans estouffer des soupirs ;  
 et des charmans transports d'une pleine allegresse,  
 offrir à vostre aspect le cœur de la Princesse ;  
 vous la trouverez seule, elle mesme a pris soin  
 que vostre abord fust libre, & n'eust aucun temoin ;  
 puis-je pas D. Alvar ?

S C F-

## SCENE V.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

LE Prince me renvoye,  
 Vous prier que pour luy vostre credit s'employe,  
 De ses jours, belle Elise, on doit n'esperer rien,  
 S'il n'obtient par vos soins un moment d'entretien,  
 Son ame a des transports... Mais le voicy luy-même

## SCENE VI.

D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

AH! sois un peu sensible à ma disgrâce extrême,  
 Elise, & prend pitié d'un cœur infortuné,  
 Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

ELISE.

C'est avec d'autres yeux que ne fait la Princesse,  
 Seigneur, que je verrois le tourment qui vous presse  
 Mais nous avons du Ciel, ou du temperament,  
 Que nous jugeons de tout chacun diversément.  
 Et puis qu'elle vous blâme, & que sa fantaisie,  
 Luy fait un monstre affreux de vostre jalousie;  
 Je serois complaisant & voudrois m'efforcer  
 De cacher à ses yeux, ce qui peut les blesser.  
 Un Amant suit sans doute une utile methode,  
 S'il fait qu'à nostre humeur la sienne s'accommode  
 Et cent devoirs font moins que ces ajustemens,  
 Qui font croire en deux cœurs les mesmes senti-  
 mens.

L'art de ces deux rapports fortement les assemble,  
 Et nous n'aymons rien tant, que ce qui nous res-  
 semble.

D. GAR-

D. G A R C I E.

Je le sçay, mais hélas ! les destins inhumains,  
 S'opposent à l'effet de ces justes desseins ; (dre  
 Et malgré tous mes soins viennent toujours me ten-  
 Un piège, dont mon cœur ne sçauroit se défendre ;  
 Ce n'est pas que l'ingrate aux yeux de mon Rival,  
 N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal ;  
 Et témoigné pour luy des excez de tendresse,  
 Dont le cruel objet me reviendra sans cesse :  
 Mais comme trop d'ardeur, enfin, m'avoit séduit,  
 Quand j'ay creu qu'en ces lieux elle l'ait introduit,  
 D'un trop cuisant ennuy je sentirois l'atteinte,  
 A luy laisser sur moy quelque sujet de plainte.  
 Düy, je veux faire au moins, si je m'en vois quitté,  
 Que ce soit de son cœur pure infidelité ;  
 Et venant m'excuser d'un trait de promptitude,  
 Dérober tout pretexte à son ingratitude.

E L I S E.

Laissez un peu de temps à son ressentiment,  
 Et ne la voyez point, Seigneur, si promptement.

D. G A R C I E.

Ah ! si tu me cheris, obtiens que je la voye,  
 C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'octroye ;  
 Et ne pars point d'icy qu'au moins son fier dédain.

E L I S E.

De grace differez l'effet de ce dessein.

D. G A R C I E.

Non, ne m'oppose point une excuse frivole.

E L I S E.

Il faut que ce soit elle, avec une parole,  
 Qui trouve les moyens de le faire en aller,  
 Demeurez-donc, Seigneur, je m'en vais luy parler.

D. G A R C I E.

Adieu-luy, que j'ay d'abord banny de ma presence,  
 Celuy dont les avis ont causé mon offence.  
 Que D. Lopes jamais . . .

S C E.

## SCENE VII.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

QUe vois-je ! ô justes Cieux,  
Faut-il que je m'affure au rapport de mes yeux ?  
Ah ! sans doute ils me sont des tesmoins trop fidelles,  
Voilà le comble affreux de mes peines mortelles,  
Voicy le coup fatal qui devoit m'accabler,  
Et quand par des soupçons je me sentois troubler,  
C'estoit, c'estoit le Ciel, dont la foudre menace  
Presageoit à mon cœur cette horrible disgrâce.

D. ALVAR.

Qu'avez-vous veu, Seigneur, qui vous puisse esmou-  
voir ?

D. GARCIE.

J'ay veu ce que mon ame a peine à concevoir,  
Et le renversement de toute la nature  
Ne m'etonneroit pas comme cette aventure,  
C'en est fait... le destin... je ne sçaurois parler.

D. ALVAR.

Seigneur, que vostre esprit tâche à se rapeller.

D. GARCIE.

J'ay veu... vengeance, ô Ciel !

D. ALVAR.

Quelle atteinte soudaine..

D. GARCIE.

J'en mourray, D. Alvar, la chose est bien certaine.

D. ALVAR.

Mais, Seigneur, qui pourroit...

D. GARCIE.

Ah ! tout est ruiné ;

Je suis, je suis trahi, je suis assassiné ;

Un homme, sans mourir te le puis-je bien dire,  
Un homme dans les bras de l'infidelle Eluire ?

D. ALVAR.

Ah ! Seigneur, la Princesse est vertueuse au point ;

D. GARCIE.

Ah ! sur ce que j'ay veu, ne me contestez point.

D. Alvar, c'en est trop que soutenir sa gloire,  
Lorsque mes yeux font foy d'une action si noire.

D. ALVAR.

Seigneur, nos passions nous font prendre souvent  
Pour chose veritable un objet decevant ;  
Et de croire qu'une ame à la vertu nourrie,  
Se puisse . . . .

D. GARCIE.

D. Alvar, laissez-moy je vous prie,  
Un Conseiller me choque en cette occasion,  
Et je ne prens avis que de ma passion,

D. ALVAR.

Il ne faut rien répondre à cet esprit farouche.

D. GARCIE.

Ah ? que sensiblement cette atteinte me touche ;  
Mais il faut voir qui c'est, & de ma main punir . . . .  
La voicy, ma fureur, te peux-tu retenir ?

## SCENE VIII.

D. ELUIRE, D. GARCIE, D. ALVAR.]

D. ELUIRE.

**H**E', bien que voulez-vous, & quel espoir, de grace,  
Après vos procedez peut flater vostre audace ?  
Osez-vous à mes yeux encor vous presenter,  
Et que me direz-vous que je doive écouter ?

D. GARCIE.

Que toutes les horreurs, dont une ame est capable  
A vos déloyautez n'ont rien de comparable,

C

Que

30 DOM GARCIE DE NAVARRE,  
Que le sort, les demons, & le Ciel en courroux,  
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

D. E L U I R E.

Ah! vraiment j'attendois l'excuse d'un outrage,  
Mais à ce que je vois, c'est un autre langage.

D. G A R C I E.

Oüy, oüy, c'en est un autre, & vous n'attendiez pas  
Que j'eusse découvert le traître dans vos bras,  
Qu'un funeste hazard par la porte ent'ouverte,  
Eust offert à mes yeux vostre honte, & ma perte.  
Est-ce l'heureux Amant sur ses pas revenu,  
Ou quelque autre Rival qui m'estoit inconnu?  
O Ciel! donne à mon cœur des forces suffisantes  
Pour pouvoir supporter des douleurs si cuisantes.  
Rougisiez maintenant, vous en avez raison.  
Et le masque est levé de vostre trahison.  
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,  
Ce n'estoit pas en vain que s'allarmoit ma flame;  
Par ces frequens soupçons qu'on trouvoit odieux,  
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux  
Et malgré tous vos soins, & vostre adresse à feindre  
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre;  
Mais ne presumez pas que sans estre vangé,  
Je souffre le dépit de me voir outragé  
Je sçay que sur les vœux on n'a point de puissance,  
Que l'amour veut par tout naistre sans dépendance,  
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,  
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur  
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,  
Si pour moy vostre bouche avoit parlé sans feinte.  
Et son arrest livrant mon espoir à la mort,  
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'un  
sort.

Mais d'un aveu trompeur voir ma flâme applaudie  
C'est une trahison, c'est une perfidie,  
Qui ne sçauroit trouver de trop grands châtimens,  
Et je puis tout permettre à mes ressentimens;

Non

Non, non; n'espérez rien après un tel outrage,  
 Je ne suis plus à moy, je suis tout à la rage,  
 Trahy de tous costez, mis dans un triste estat,  
 Il faut que mon amour se vange avec éclat,  
 Qu'icy j'immole tout à ma fureur extrême,  
 Et que mon desespoir acheve par moy-mesme.

D. ELUIRE.

Assez paisiblement vous a-t-on écouté,  
 Et pourray-je à mon tour parler en liberté?

D. GARCIE.

Et par quels beaux discours que l'artifice inspire....

D. ELUIRE.

Si vous avez encor quelque chose à me dire,  
 Vous pouvez l'ajoutér, je suis presté à l'oüir,  
 Si non faites au moins que je puisse jouïr  
 De deux, ou trois momens de paisible audience.

D. GARCIE,

Hé, bien j'écoûte, ô Ciel, quelle est ma patience!

D. ELUIRE.

Je force ma colere, & veux sans nulle aigreur,  
 Répondre à ce discours si rempli de fureur.

D. GARCIE.

C'est que vous voyez bien.....

D. ELUIRE.

Ah! j'ay presté l'oreille,

Autant qu'il vous a pleu rendez-moy la pareille;  
 J'admire mon destin, & jamais sous les Cieux,  
 Il ne fut rien, je croy, de si prodigieux,  
 Rien dont la nouveauté soit plus inconcevable,  
 Et rien que la raison rende moins supportable,  
 Je me vois un Amant, qui sans se rebuter  
 Applique tous ses soins à me persecuter,  
 Qui dans tout cet amour que sa bouche m'exprime,  
 Ne conserve pour moy nul sentiment d'estime,  
 Rien au fond de ce cœur qu'ont pu blesser mes yeux,  
 Qui fasse droit au sang que j'ay reçu des Cieux.  
 Et de mes actions défende l'innocence

**LE** DOM GARCIE DE NAVARRE,  
Contre le moindre effort d'une fausse apparence,  
Oüy, je vous..... ah! surtout ne m'interrompe  
point,

Je vois, dis-je, mon sort malheureux à ce point,  
Qu'un cœur qui dit qu'il m'ayme, & qui doit faire  
croire,

Que quand tout l'Univers douteroit de ma gloire,  
Il voudroit contre tous en estre le garant,  
Est celuy qui s'en fait l'ennemy le plus grand.

On ne voit échaper aux soins que prend sa flâme  
Aucune occasion de soupçonner mon ame;  
Mais c'est peu des soupçons, il en fait des éclats,  
Que sans estre blessé l'amour ne souffre pas.

Loin d'agir en Amant, qui plus que la mort mesme  
Apprehende toujours d'offencer ce qu'il ayme,  
Qui se plaint doucement, & cherche avec respect  
A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect.

A toute extremité dans ses doutes il passe,  
Et ce n'est que fureur, qu'injure, & que menace;  
Cependant aujourd'huy je veux fermer les yeux  
Sur tout ce qui devoit me le rendre odieux,  
Et luy donner moyen par une bonté pure  
De tirer son salut d'une nouvelle injure.

Ce grand emportement qu'il m'a falu souffrir,  
Part de ce qu'à vos yeux le hazard vient d'offrir.  
J'aurois tort de vouloir dementir vostre veüe,  
Et vostre ame sans doute a dû paroistre émeüe.

D. G A R C I E.

Et n'est-ce pas.....

D. E L U I R E.

Encor un peu d'attention,

Et vous allez sçavoir ma resolution.

Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse,  
Vous estes maintenant sur un grand precipice,  
Et ce que vostre cœur pourra délibérer,  
Va vous y faire choir, ou bien vous en tirer.  
Si malgré cet objet qui vous a pû surprendre,

Prince,

Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,  
 Et ne demandez point d'autre preuve que moy  
 Pour condamner l'erreur du trouble où je vous voy,  
 Si de vos sentimens la prompte déferance,  
 Veut sur ma seule foy croire mon innocence,  
 Et de tous vos soupçons dementir le credit,  
 Pour croire aveuglement ce que mon cœur vous dit ;  
 Cette soumission, cette marque d'estime,  
 Du passé dans ce cœur efface tout le crime,  
 Je retracte à l'instant, ce qu'un juste courroux  
 M'a fait dans la chaleur prononcer contre-vous ;  
 Et si je puis un jour choisir ma destinée,  
 Sans choquer les devoirs du rang où je suis née, }  
 Mon honneur satisfait par ce respect soudain  
 Promet à vostre amour, & mes vœux, & ma main ;  
 Mais prestez bien l'oreille. à ce que je vais dire,  
 Si cet offre sur vous obtient si peu d'empire,  
 Que vous me refusiez de me faire entre nous  
 Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux ;  
 S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance  
 Que vous peuvent donner mon cœur, & ma naissance  
 ce,

Et que de vostre esprit les ombrages puissans,  
 Forcent mon innocence à convaincre vos sens,  
 Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage  
 D'une vertu sincere à qui l'on fait outrage :  
 Je suis prête à le faire, & vous serez content,  
 Mais il vous faut de moy détacher à l'instant,  
 A mes vœux pour jamais renoncer de vous même,  
 Et j'atteste du Ciel la puissance suprême,  
 Que quoy que le destin puisse ordonner de nous,  
 Je choisiray plutôt d'être à la mort qu'à vous ;  
 Voilà dans ces deux choix dequoy vous satisfaire,  
 Avitez maintenant-celuy qui peut vous plaire.

D. G A R C I E.

[uste Ciel ! jamais rien peut-il estre inventé ]  
 avec plus d'artifice, & de déloyauté ?

Tout ce que des Enfers la malice étudie,  
 A-t'il rien de si noir que cette perfidie,  
 Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur  
 Un plus cruel moyen d'embarasser un cœur ?  
 Ah ! que vous sçavez bien , icy contre moy-mesme,  
 Ingrate, vous servir de ma foiblesse extrême ,  
 Et ménager pour vous l'effort prodigieux  
 De ce fatal amour né de vos tristes yeux ,  
 Parce qu'on est surprise , & qu'on manque d'excuse,  
 D'un offre de pardon on emprunte la ruse ,  
 Votre feinte douceur forge un amusement,  
 Pour divertir l'effet de mon ressentiment ;  
 Et par le nœud subtil du choix qu'elle embarasse,  
 Veut soustraire un perfide au coup qui le menace,  
 Oüy, vos dexteritez veulent me détourner  
 D'un éclaircissement qui vous doit condamner ;  
 Et vostre ame feignant une innocence entiere  
 Ne s'offre à m'en donner une pleine lumiere,  
 Qu'à des conditions, qu'après d'ardans souhaits,  
 Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais ;  
 Mais vous serez trompée en me croyant surpren-

dre.  
 Oüy , oüy , je pretends voir ce qui doit vous défen-

dre.  
 Et quel fameux prodige accusant ma fureur ,  
 Peut de ce que j'ay veu justifier l'horreur.

D. E L U I R E.

Songez que par ce choix vous allez vous prescrire  
 De ne plus rien pretendre au cœur de Done Eluire.

D. G A R C I E.

Soit, je souscris à tout, & mes vœux aussi bien,  
 En l'estat où je suis, ne pretendent plus rien.

D. E L U I R E.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

D. G A R C I E.

Non, non, tous ces discours sont de vaines défaites  
 Et c'est moy bien plutôt qui dois vous avertir,

Que

Que quelqu'autre dans peu se pourra repennir ;  
Le traître, quel qu'il soit, n'aura pas l'avantage ;  
De dérober la vie à l'effort de ma rage.

D. E L U I R E.

Ah ! c'est trop en souffrir, & mon cœur irrité  
Ne doit plus conserver une sotte bonté ;  
Abandonnons l'ingrat à son propre caprice,  
Et puis qu'il veut perir, consentons qu'il perisse ;  
Elise..... A cet éclat vous voulez me forcer,  
Mais je vous apprendray que c'est trop m'offenser.

*Elise entre.*

Faites un peu sortir la personne chérie....,  
Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

D. G A R C I E.

Et je puis....

D. E L U I R E.

Attendez vous serez satisfait,

E L I S E.

Voicy de son jaloux sans doute un nouveau trait,

D. E L U I R E.

Prenez garde qu'au moins cette noble colere,  
Dans la mesme fierté, jusqu'au bout persevere ;  
Et sur tout désormais songez bien à quel prix  
Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.  
Voicy, graces au Ciel, ce qui les a fait naistre,  
Ces soupçons obligeans que l'on me fait paroistre,  
Voyez bien ce visage, & si de Done Ignés,  
Vos yeux au mesme instant n'y connoissent les  
traits.

## SCENE IX.

D. GARCIE, D. ELUIRE, D. IGNES,  
D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

O Ciel!

D. ELUIRE.

Si la fureur dont vostre ame est émeuë,  
Vous trouble jusques-là l'usage de la veuë,  
Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter,  
Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.  
Sa mort est une adresse au besoin inventée  
Pour fuir l'autorité qui l'a persecutée,  
Et sous un tel habit elle cachoit son sort.  
Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort,  
Madame, pardonnez, s'il faut que je consente  
A trahir vos secrets, & tromper vostre attente;  
Je me vois exposée à sa temerité,  
Toutes mes actions n'ont plus de liberté,  
Et mon honneur en butte aux soupçons qu'il peut  
prendre,  
Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.  
Nos doux embrassemens qu'a surpris ce jaloux,  
De cent indignitez m'ont fait souffrir les coups,  
Oüy, voilà le sujet d'une fureur si prompte,  
Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte;  
Jouïssiez à cette heure en Tyran absolu  
De l'éclaircissement que vous avez voulu;  
Mais sçachez que j'auray sans cesse la memoire  
De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire,  
Et si je puis jamais oublier mes sermens,  
Tombent sur moy du Ciel les plus grands châti-  
mens,  
Qu'un tonnerre éclatant mette ma teste en poudre,

LOIS

Eors qu'à souffrir vos feux je pourray me refoudre,  
 Allons, Madame, allons, oſtons nous de ces lieux,  
 Qu'infectent les regards d'un monſtre furieux,  
 Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,  
 Evitons les effets de ſa rage animée,  
 Et ne faisons des vœux dans nos juſtes deſſeins,  
 Que pour nous voir bien-toſt affranchir des ſes  
 mains.

D. I G N E S.

Seigneur, de vos ſoupçons l'injuſte violence,  
 A la meſme vertu vient de faire une offence.

D. G A R C I E.

Quelles triftes clartez diſſipent mon erreur,  
 Envelopent mes ſens d'une profonde horreur,  
 Et ne laiſſent plus voir à mon ame abatuë,  
 Que l'effroyable objet d'un remords qui me tuë !  
 Ah ! D. Alvar, je voy que vous avez raiſon,  
 Mais l'Enfer dans mon cœur a ſoufflé ſon poiſon ;  
 Et par un trait fatal d'une rigueur extrême,  
 Mon plus grand ennemy ſe rencontre en moy  
 meſme.

Que me ſert-il d'aimer du plus ardent amour,  
 Qu'une ame conſumée ait jamais mis au jour ;  
 Si par ſes mouvemens qui font toute ma peine ?  
 Cet amour à tous coups ſe rend digne de hayne,  
 Il faut, il faut vanger par mon juſte trépas  
 L'outrage que j'ay fait à ſes divins appas ;  
 Auſſi bien quel conſeil aujourd'huy puis-je ſuivre ?  
 Ah ! j'ay perdu l'objet, pour qui j'aymois à vivre,  
 Si j'ay pû renoncer à l'eſpoir de les vœux,  
 Renoncer à la vie, eſt beaucoup moins fâcheux,

D. A L V A R.

Seigneur.

D. G A R C I E.

Non, D. Alvar, ma mort eſt neceſſaire,  
 Il n'eſt ſoins, ny raiſons qui m'en puiſſent diſtraire ;

ic ;

C 1

Mais

59. **DOM GARCIE DE NAVARRE,**  
Mais il faut que mon sort en se precipitant  
Rende à cette Princesse un service éclatant.  
Et je veux me chercher dans cette illustre envie  
Les moyens glorieux de sortir de la vie,  
Faire par un grand coup qui signale ma foy,  
Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à moy,  
Et qu'elle puisse dire en se voyant vangée,  
C'est par son trop d'amour qu'il m'avoit outragée.  
Il faut que de ma main un illustre attentat  
Porte une mort trop deuë au sein de Mauregat,  
Que j'aïlle prevenir par une belle audace,  
Le coup, dont la Castille avec bruit le menace,  
Et j'auray des douceurs dans mon instant fatal,  
De ravir cette gloire, à l'espoir d'un Rival.

**D. ALVAR.**

Un service, Seigneur, de cette consequence  
Auroit bien le pouvoir d'effacer vostre offence;  
Mais hasarder. . . . .

**D. GARCIE.**

Allons par un juste devoir,  
Faire à ce noble effort servir mon desespoir.

*Fin du quatrième Acte.*

**ACTE**

## ACTE V.

## SCENE I.

D. ALVAR, ELISE:

D. ALVAR.



Ouy, jamais il ne fut de si rude surprise,

Il venoit de former cette haute entreprise,

A l'aveugle desir d'immoler Mauregat,

De son prompt desespoir, il tournoit tout l'éclat.

Ses soins precipitez vouloient à son courage,

De cette juste mort assurer l'avantage,

Y chercher son pardon, & prevenir l'ennuy,

Qu'un Rival partageast cette gloire avec luy.

Il sortoit de ces murs, quand un bruit trop fidele,

Est venu luy porter la fâcheuse nouvelle,

Que ce mesme Rival qu'il vouloit prevenir,

A remporté l'honneur qu'il pensoit obtenir;

L'a prevenu luy-mesme, en immolant le traistre,

Et poussé dans ce jour, Dom Alphonse à paroistre,

Qui d'un si prompt succès va goûter la douceur,

Et vient prendre en ces lieux la Princesse sa soeur;

Et ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,

On entend publier que c'est la recompence,

Dont il pretend payer le service éclatant

Du bras qui luy fait jour, au Throsne qui l'attend?

E L I S E.

Oüy, Done Eluire a sçeu ces nouvelles semées,

Et du vieux Dom Louis, les trouve confirmées.

Qui vient de luy mander, que Leon dans ce jour,

De Dom Alphonse, & d'elle, attend l'heureux re-

tour,

60 DOM GARCIE DE NAVARRE,  
Et que c'est-là qu'on doit, par un revers prospere,  
Luy voir prendre un époux de la main de ce Frere ;  
Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir,  
Que Dom Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir,

D. A L V A R.

Ce coup au cœur du Prince . . . .

E L I S E.

Est sans doute bien rude,

Et je le trouve à plaindre en son inquietude,  
Son interest pourtant, si j'en ay bien jugé,  
Est encor cher au cœur qu'il a tant outragé ;  
Et je n'ay point connu, qu'à ce succès qu'on vante,  
La Princesse ait fait voir une ame fort contente,  
De ce Frere qui vient, & de la lettre aussi,  
Mais . . . .

## SCENE II.

D. ELUIRE, D. ALVAR, ELISE, D. IGNES.

D. E L U I R E.

Faites Dom Alvar venir le Prince icy,  
Souffrez que devant vous je luy parle, Madame,  
Sur cet événement, dont on surprend mon ame ;  
Et ne m'accusez point d'un trop prompt change-  
ment,  
Si je perds contre luy tout mon ressentiment.  
Sa disgrâce impreveuë a pris droit de l'éteindre,  
Sans luy laisser ma haine, il est assez à plaindre,  
Et le Ciel qui s'expose à ce trait de rigueur,  
N'a que trop bien servi les sermens de mon cœur,  
Un éclatant arrest de ma gloire outragée,  
A jamais n'estre à luy me tenoit engagée ;  
Mais quand par les destins il est executé,  
J'y vois pour son amour trop de severité ;  
Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse  
M'efface son offence, & luy rend ma tendresse.

Ouy.

Oüy, mon cœur trop vangé par de si rudes coups,  
 Laisse à leur cruauté desfermer son courroux,  
 Et cherche maintenant par un soin pitoyable  
 A consoler le sort d'un Amant miserable ;  
 Et je croy que sa flâme a bien pû meriter  
 Cette compassion que je luy veux prestier.

D. I G N E S.

Madame, on auroit tort de trouver à redire  
 Aux tendres sentimens qu'on voit qu'il vous inspire,  
 De qu'il a fait pour vous.... Il vient, & sa pâleur,  
 De ce coup surprenant marque assez la douleur.

### S C E N E III.

D. GARCIE, D. ELUIRE, D. IGNE S, ELISE.

D. G A R C I E.

M Adame, avec quel front faut-il que je m'avance,  
 Quand je viens vous offrir l'odieuse presence....

D. E L U I R E.

Prince, ne parlons plus de mon ressentiment,  
 Nostre sort dans mon ame a fait du changement,  
 Et par le triste estat où sa rigueur vous jette,  
 La colere est éteinte, & nostre paix est faite.  
 Oüy, bien que vostre amour ait merité les coups,  
 Que fait sur luy du Ciel éclater le courroux ;  
 Bien que ses noirs soupçons ayent offensé ma gloi-  
 re,  
 Car des indignitez qu'on auroit peine à croire ;  
 J'avouieray toutefois que je plains son malheur,  
 Jusqn'à voir nos succès avec quelque douleur ;  
 Que je hay les faveurs de ce fameux service,  
 Lors qu'on veut de mon cœur luy faire un sacrifi-  
 ce,

Et voudrois bien pouvoir racheter les momens,

62 DOM GARCIE DE NAVARRE,  
Où le sort contre vous n'arroit que mes sermens,  
Mais, enfin, vous sçavez comme nos destinées,  
Aux interets publics sont toujours enchainées,  
Et que l'ordre des Cieux pour disposer de moy,  
Dans mon Frere qui vient, me va montrer mon  
Roy.

Cédez comme moy, Prince, à cette violence,  
Où la grandeur soûmet celles de ma naissance ;  
Et si de vostre amour les déplaisirs sont grands,  
Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends  
Et ne se serve point contre un coup qui l'étonne  
Du pouvoir qu'en ces lieux vostre valeur vous don-  
ne ;

Ce vous seroit sans doute un indigne transport  
De vouloir dans vos maux luter contre le sort.  
Et lors que c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,  
La soumission prompte est grandeur de courage,  
Ne résistez donc point à ses coups éclatans,  
Ouvrez les murs d'Astorgue au Frere que j'attends,  
Laissez-moy rendre aux droits qu'il peut sur moy  
pretendre,

Ce que mon triste cœur a resolu de rendre ;  
Et ce fatal hommage, où mes vœux sont forcez  
Peut-estre n'ira pas si loin que vous pensez.

D. GARCIE.

C'est faire voir, Madame, une bonté trop rare ;  
Que vouloir adoucir le coup qu'on me prepare,  
Sur moy sans de tels soins vous pouvez laisser cheoir  
Le foudre rigoureux de tout vostre devoir.  
En l'estat où je suis, je n'ay rien à vous dire,  
J'ay mérité du sort tout ce qu'il a de pire,  
Et je sçay, quelques maux qu'il me faille endurer,  
Que je me suis osté le droit d'en murmurer  
Par où pourrois-je, hélas ! dans ma vaste disgrâce,  
Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace,  
Mon amour s'est rendu mille fois odieux,  
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux ;

Es.

Et lors que par un juste, & fameux sacrifice,  
Mon bras à vostre sang cherche à rendre un service,  
Mon astre m'abandonne au déplaisir fatal,  
De me voir prevenu par le bras d'un Rival.  
Madame, après cela je n'ay rien à pretendre,  
Je suis digne du coup que l'on me fait attendre,  
Et je le vois venir, sans oser contre luy,  
Tenter de vostre cœur le favorable appuy.  
Ce qui peut me rester dans mon malheur extrême,  
C'est de chercher alors mon remede en moy-  
mesme,  
Et faire que ma mort propice à mes desirs,  
Affranchisse mon cœur de tous les déplaisirs.  
Diiy, bien tost dans ces lieux, Dom Alphonse doit  
estre,  
Et déjà mon Rival commence de paroistre.  
De Leon vers ces murs, il semble avoir volé,  
Pour recevoir le prix du Tyran immolé;  
Ne craignez point du tout qu'aucune resistance  
Fasse valoir icy ce que j'ay de puissance,  
Il n'est effort humain que pour vous conserver,  
Si vous y consentiez, je ne pûsse braver;  
Mais ce n'est pas à moy, dont on haït la memoire,  
A pouvoir esperer cet aveu plein de gloire,  
Et je ne voudrois pas par des efforts trop vains  
Jetter le moindre obstacle à vos justes desseins.  
Non, je ne contrains point vos sentimens, Madame,  
Je vais en liberté laisser toute vostre ame,  
Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vain-  
queur,  
Et subir de mon sort la dernière rigueur.

S C E

## S C E N E IV.

D. ELUIRE, D. IGNES, ELISE.

D. ELUIRE.

M Adame, au desespoir où son destin l'expose,  
De tous mes déplaisirs n'imputez pas la cause,  
Vous me rendrez justice, en croyant que mon  
cœur

Fait de vos interests sa plus vive douleur,  
Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible,  
Et que si je me plains d'une disgrâce horrible,  
C'est de voir que du Ciel le funeste courroux  
Ait pris chez moy les traits qu'il lance contre vous,  
Et rendu mes regards coupables d'une flâme,  
Qui traite indignement les bontez de vostre ame.

D. I G N E S.

C'est un événement, dont sans doute vos yeux  
N'ont point pour moy, Madame, à quereller les  
Cieux;

Si les foibles attraits qu'étoit mon visage,  
M'expossoient au destin de souffrir un volage,  
Le Ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups,  
Quand pour m'oster ce cœur, il s'est servi de vous,  
Et mon front ne doit point rougir d'une incon-  
stance

Qui de vos traits aux miens marque la difference.  
Si pour ce changement je pousse des soupirs,  
Ils viennent de le voir fatal à vos desirs;  
Et dans cette douleur que l'amitié m'excite,  
Je m'accuse pour vous de mon peu de merite,  
Qui n'a pû retenir un cœur, dont les tributs  
Causent un si grand trouble à vos vœux combatus.

D. ELUIRE.

Accusez-vous plutôt de l'injuste silence,  
Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence,

Ce secret plûtost sçeu, peut-estre à toutes deux  
 Nous auroit épargné des troubles si fâcheux ;  
 Et mes justes froideurs des desirs d'un volage,  
 Au point de leur naissance, ayant banny l'hon-  
 mage,  
 Eussent pû renvoyer. . . .

D. I G N E S.

Madame, le voicy.

D. E L U I R E.

ans rencontrer ses yeux vous pouvez estre icy,  
 Ne sortez point, Madame, & dans un tel martyre,  
 Veüillez estre témoin de ce que je vais dire.

D. I G N E S.

Madame, j'y consens, quoy que je sçache bien,  
 Qu'on fuiroit en ma place un pareil entretien.

D. E L U I R E.

on succez, si le Ciel seconde ma pensée,  
 Madame, n'aura rien, dont vous soyez blessée.

## S C E N E V.

D. SYLVE, D. ELUIRE, D. I G N E S.

D. E L U I R E.

**A**vant que vous parliez je demande instamment  
 Que vous daigniez, Seigneur, m'écouter un mo-  
 ment,

Déjà la renommée a jusqu'à nos oreilles  
 Porté de vostre bras les foudaines merveilles ;  
 Et j'admire avec tous, comme en si peu de temps,  
 Il donne à nos destins ces succès éclatans.  
 Je sçay bien qu'un bien-fait de cette consequence  
 Ne sçaurait demander trop de reconnoissance,  
 Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel  
 Qui replace mon Frere au Throsne paternel.  
 Mais quoy que de son cœur vous offre les hom-  
 mages,

Usez

Usez en genereux de tous vos avantages,  
 Et ne permettez pas que ce coup glorieux  
 Jette sur moy, Seigneur, un joug imperieux.  
 Que vostre amour qui sçait quel interest m'anime,  
 S'obstine à triompher d'un refus legitime,  
 Et veuille que ce Frere, où l'on va m'exposer  
 Commence d'estre Roy pour me tyranniser.  
 Leon a d'autres prix, dont en cette occurance,  
 Il peut mieux honorer vostre haute vaillance;  
 Et c'est à vos vertus faire un present trop bas,  
 Que vous donner un cœur qui ne se donne pas.  
 Peut-on estre jamais satisfait en soy-mesme,  
 Lors que par la contrainte on obtient ce qu'on ay-  
 me.

C'est un triste avantage, & l'Amant genereux.  
 A ces conditions refuse d'estre heureux;  
 Il ne veut rien devoir à cette violence  
 Qu'exercent sur nos cœurs les droits de la naissance,  
 Et pour l'objet qu'il ayne est toujours trop zelé,  
 Pour souffrir qu'en victime il luy soit immolé;  
 Ce n'est pas que ce cœur au merite d'un autre  
 Pretende reserver ce qu'il refuse au vostre;  
 Non, Seigneur, j'en répons, & vous donne ma foy  
 Que personne jamais n'aura pouvoir sur moy;  
 Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite....

## D. S Y L V E.

J'ay de vostre discours assez souffert la suite,  
 Madame, & par deux mots je vous l'eusse épargné.  
 Si vostre fausse allarme eut sur vous moins gagné.  
 Je sçay qu'un bruit commun qui par tout se fait  
 croire,

De la mort du Tyran me vent donner la gloire;  
 Mais le seul Peuple, enfin, comme on nous fait sça-  
 voir,

Laisant par Dom Luis échauffer son devoir,  
 A remporté l'honneur de cet acte heroïque,  
 Dont mon nom est chargé par la rumeur publique,

Et ce qui d'un tel bruit a fourny le sujet,  
 C'est que pour appuyer son illustre projet,  
 Dom Louis fit semer par une feinte utile,  
 Que secondé des miens j'avois saisi la Ville,  
 Et par cette nouvelle il a poussé les bras,  
 Qui d'un usurpateur ont hasté le trépas.  
 Par son zele prudent il a sçeu tout conduire,  
 Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en instruire;  
 Mais dans le mesme instant un secret m'est appris  
 Qui va vous étonner autant qu'il m'a surpris.  
 Vous attendez un Frere, & Leon son vray Maitte,  
 A vos yeux maintenant le Ciel le fait paroistre.  
 Düy, je suis Dom Alphonse, & mon sort conservé,  
 Et sous le nom du sang de Castille élevé,  
 Est un fameux effet de l'amitié sincere,  
 Qui fut entre son Prince, & le Roy nostre Pere.  
 Dom Louis du secret a toutes les clartez,  
 Et doit aux yeux de tous prouver ces veritez,  
 D'autres soins maintenant occupent ma pensée,  
 Non, qu'à vostre sujet elle soit traversée.  
 Que ma flâme querelle un tel événement,  
 Et qu'en mon cœur le Frere importune l'Amant.  
 Mes feux par ce secret ont reçu sans murmure,  
 Le changement qu'en eux a prescrit la nature;  
 Et le sang qui nous joint m'a si bien détaché  
 De l'amour, dont pour vous mon cœur estoit touché,  
 Qu'il ne respire plus pour faveur souveraine  
 Que les cheres douceurs de sa premiere chaîne.  
 Et le moyen de rendre à l'adorable Ignés,  
 Ce que de ses bontez a merité l'excés;  
 Mais son sort incertain rend le mien miserable,  
 Et si ce qu'on en dit se trouvoit veritable,  
 En vain Leon m'appelle, & le Throsne m'attend,  
 La Couronne n'a rien à me rendre content;  
 Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joye,  
 D'en Couronner l'objet où le Ciel me renvoye,  
 Et pouvoir reparer par ces justes tributs

68 **DOM GARCIE DE NAVARRE,**  
L'outrage que j'ay fait à ses rares vertus.  
Madame, c'est de vous que j'ay raison d'attendre,  
Ce que de son dessein mon ame peut apprendre,  
Instruisez-m'en de grace, & par vostre discours,  
Hâtez mon desespoir, ou le bien de mes jours.

**D. ELUIRE.**

Ne vous étonnez pas si je tarde à répondre,  
Seigneur, ces nouveutez ont droit de me confondre  
Je n'entreprendray point de dire à vostre amour,  
Si Done Ignés est morte, ou respire le jour ;  
Mais par ce Cavalier, l'un de ses plus fideles ,  
Vous en pourrez sans doute apprendre des nouvel-  
les ?

**D. SYLVE, ou D. ALPHONSE.**

Ah ! Madame, il m'est doux en ces perplexités  
De voir icy briller vos celestes beautés,  
Mais vous avec quels yeux verrez-vous un volage,  
Dont le crime . . . .

**D. IGNE S.**

Ah ! gardez de me faire un outrage,  
Et de vous hasarder à dire que vers moy,  
Un cœur, dont je fais cas ait pû manquer de foy ;  
J'en refuse l'idée, & l'excuse me blesse ,  
Rien n'a pû m'offencer auprès de la Princesse ,  
Et tout ce que d'ardeur elle vous a causé,  
Par un si haut merite est assez excusé.  
Cette flâme vers moy ne vous rend point coupable ,  
Et dans le noble orgueil, dont je me sens capable,  
Sçachez si vous l'estiez, que ce seroit en vain,  
Que vous presumeriez de fléchir mon dédain,  
Et qu'il n'est repentir, ny suprême puissance  
Qui gagnast sur mon cœur d'oublier cette offence.

**D. ELUIRE.**

Mon Frere, d'un tel nom souffrez-moy la douceur,  
De quel ravissement comblez-vous une sœur :  
Que j'ayme vostre choix, & benis l'avanture ,  
Qui vous fait couronner une amitié si pure ,  
Et de deux nobles cœurs que j'ayme tendrement . . .

## SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELUIRE, D. IGNES,  
D. SYLVE, ELISE.

D. GARCIE.

**D**E grace cachez-moy vostre contentement,  
Madame, & me laissez mourir dans la croyan-  
ce,

Que le devoir vous fait un peu de violence.

Je sçay que de vos vœux vous pouvez disposer,  
Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer,  
Vous le voyez assez, & quelle obeissance  
De vos commandemens m'arrache la puissance ;  
Mais je vous avoüeray que cette gayeté  
Surprend au dépourveu toute ma fermeté ;  
Et qu'un pareil objet dans mon ame fait naistre  
Un transport, dont j'ay peur que je ne sois pas maî-  
stre,

Et je me punirois, s'il m'avoit pû tirer

De ce respect soumis où je veux demeurer.

Oüy, vos commandemens ont prescrit à mon ame,  
De souffrir sans éclat le malheur de ma flâme.

Cet ordre sur mon cœur doit estre tout-puissant,

Et je pretends mourir en vous obeissant ;

Mais encor une fois, la joye où je vous treuve,

M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve,

Et l'ame la plus sage en ces occasions

Respond malaisement de ces émotions.

Madame, espargnez-moy cette cruelle atteinte,

Donnez-moy par pitié deux momens de contrain-  
te.

Et quoy que d'un Rival vous inspirent les soins,

N'en rendez pas mes yeux les mal-heureux té-  
moins,

C'est la moindre faveur qu'on peut je croy pretendre.

Lors

70 **DOM GARCIE DE NAVARRE,**  
Lors que dans ma disgrâce un Amant peut descendre  
Je ne l'exige pas, Madame, pour long-temps,  
Et bien-tost mon départ rendra vos vœux contents.  
Je vais, où de ses feux mon ame consumée,  
N'apprendra vostre Hymen que par la renommée,  
Ce n'est pas un spectacle où je doive courir,  
Madame, sans le voir j'en sçauray bien mourir.

**D. I G N E S.**

Seigneur, permettez-moy de blâmer vostre plainte  
De vos maux la Princefle a sçeu paroistre atteinte  
Et cette joye encor, dequoy vous murmurez  
Ne luy vient que des biens qui vous sont preparez.  
Elle goûte un succez à vos desirs prospere,  
Et dans vostre Rival elle trouve son Frere;  
C'est Dom Alphonse, enfin, dont on a tant parlé,  
Et ce fameux secret vient d'estre dévoilé.

**D. SYLVE, ou D. ALPHONSE.**

Mon cœur, graces au Ciel, après un long martyre,  
Seigneur, sans vous rien prendre a tout ce qu'il desire,  
Et goûte d'autant mieux son bonheur en ce jour,  
Qu'il se voit en estat de servir vostre amour.

**D. G A R C I E.**

Helas ! cette bonté, Seigneur, doit me confondre,  
A mes plus chers desirs elle daigne répondre,  
Le coup que je craignois le Ciel l'a détourné,  
Et tout autre que moy se verroit fortuné ;  
Mais ces douces clartez d'un secret favorable,  
Vers l'objet adoré me découvre coupable,  
Et tombé de nouveau dans ces traistres soupçons,  
Surquoy l'on m'a tant fait d'inutiles leçons ;  
Et par qui mon ardeur si souvent odieuse,  
Doit perdre tout espoir d'estre jamais heureuse ?  
Oüy, l'on doit me haïr avec trop de raison,  
Moy-mesme je me trouve indigne de pardon,  
Et quelque heureux succès que le sort me presente  
La mort, la seule mort, est toute mon attente.

**D.**

D. E L U I R E.

Non, non, de ce transport le soumis mouvement,  
 Prince, jette en mon ame un plus doux sentiment,  
 Par luy de mes sermens je me sens détachée,  
 Vos plaintes, vos respects, vos douleurs m'ont tou-  
 chée,

J'y vois par tout briller un excès d'amitié,  
 Et vostre maladie est digne de pitié.

Je vois, Prince, je vois, qu'on doit quelque indul-  
 gence,

Aux défauts, où du Ciel fait pancher l'influence,  
 Et pour tout dire, enfin, jaloux, ou non jaloux ;  
 Mon Roy sans me gesner peut me donner a vous.

D. G A R C I E.

Ciel! dans l'excès des biens que cet aveu m'octroye,  
 Rends capale mon cœur de supporter sa joye.

D. S Y L V E, ou D. A L P H O N S E.

Je veux que cet Hymen après nos vains débats,  
 Seigneur, joigne à jamais nos cœurs, & nos Estats ;  
 Mais icy le temps presse, & Leon nous appelle,  
 Allons dans nos plaisirs satisfaire son zele,  
 Et par nostre presence, & nos soins differents,  
 Donner le dernier coup au party des Tyrans.

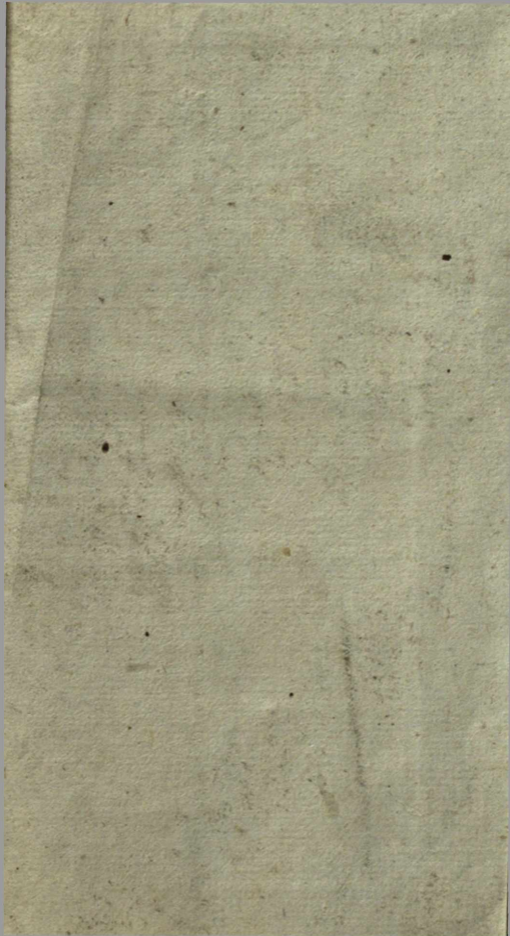
F I N.

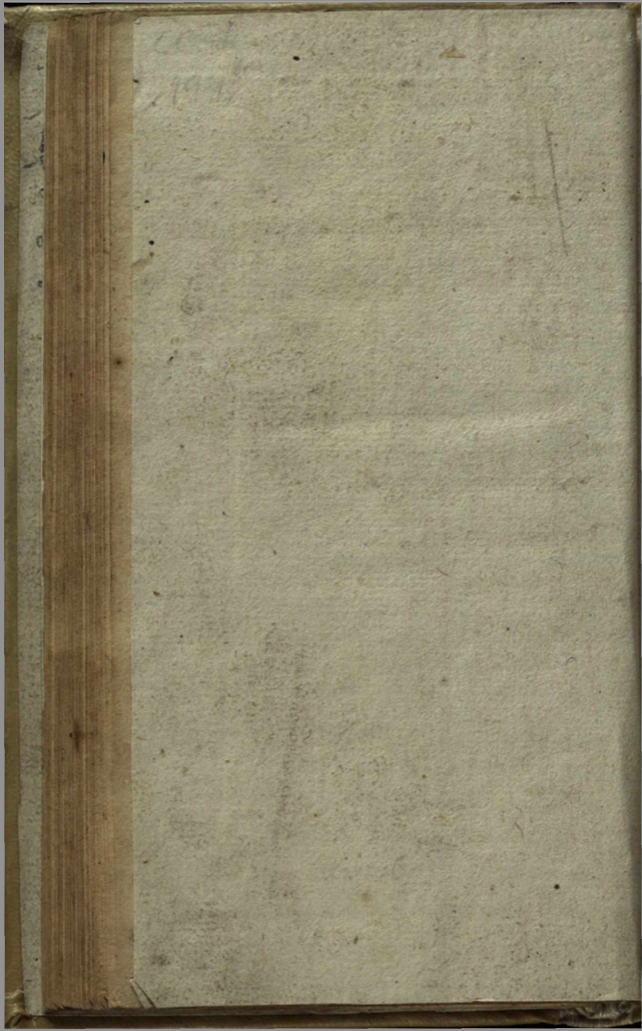
COMPTON  
1850

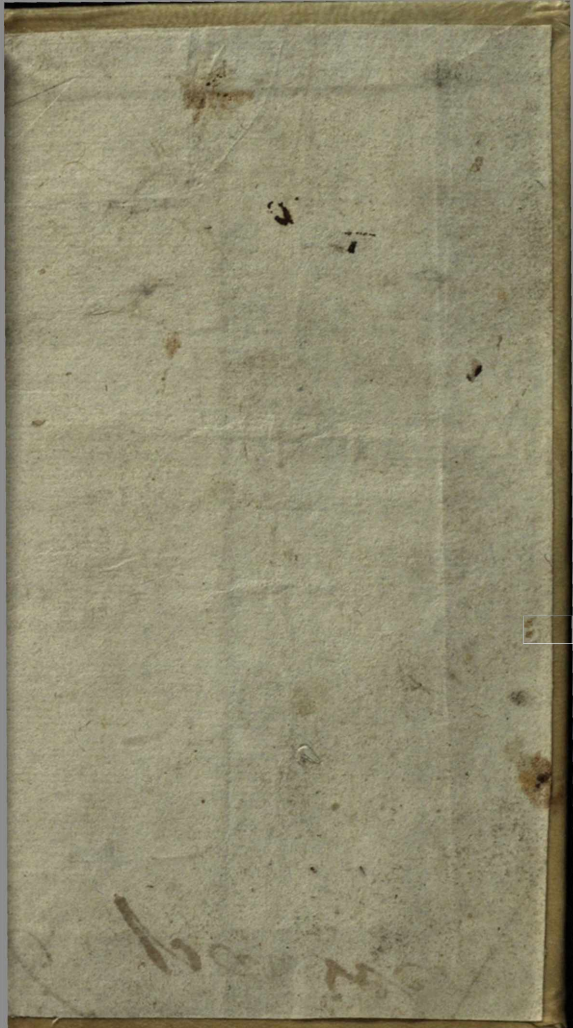
1850

1850


1850









A roll of paper is shown, partially unrolled. The paper has a decorative blue border with a scalloped, lace-like pattern. The text 'VR-982' is printed in a black, serif font in the center of the paper. The roll is resting on a light brown, textured surface, possibly cardboard or paper.

VR-982